

Le Courrier de Russie

N°301 Du 8 au 22 avril 2016

www.lecourrierderussie.com

Journal russe en français

GROUPE NOVYI VEK MEDIA



Palmyre-sur-le-Sang-Versé

Vestiges de la grande colonnade de Palmyre, le 3 avril 2016. (Valeri Charifouline / TASS)



SUIVEZ L'ACTUALITÉ EN RUSSIE CHAQUE JOUR SUR
lecourrierderussie.com


SCHNEIDER GROUP

Market Entry *FAST TRACK*

- Sans enregistrement
- Solution rapide d'essai
- Espace bureau

Pour plus d'informations : www.schneider-group.com

russie kazakhstan biélorussie ukraine pologne


Mercure
 HOTELS

MERCURE ARBAT MOSCOW

Smolenskaya square, 6, 121099, Moscow
Tel. +7 495 225 00 25 / Fax +7 495 225 0083

MERCURE MOSCOW BAUMANSKAYA

Baumanskaya, 54, bld.1, 105005, Moscow
Tel. +7 495 229 06 29 / Fax +7 495 229 06 01H7454-RE@accor.comwww.mercure.com | www.accorhotels.com

MERCURE ARBAT MOSCOW HOTEL &
 MERCURE MOSCOW BAUMANSKAYA
 HOTEL RANKED IN TOP 10 BEST
 HOTELS IN RUSSIA. WINNERS OF
 2016 TRIPADVISOR TRAVELLERS'
 CHOICE AWARDS



MERCURE MOSCOW
 BAUMANSKAYA
 WINNER OF RUSSIAN
 HOSPITALITY AWARDS
 AS BEST MINI-HOTEL
 IN RUSSIA


www.mercure.com
www.accorhotels.com

Mercure
 HOTELS

Le Courrier de Russie a remis ses prix Cyrano

INNA DOULKINA

Le 1^{er} avril, sept personnalités russes et françaises se sont vu remettre les prix Cyrano du *Courrier de Russie*. La cérémonie a eu lieu dans le quartier d'affaires de la capitale russe, Moskva City, dans l'imposante tour orange Mercury. C'est la deuxième année consécutive que notre journal francophone sur la Russie récompense des personnes qui partagent les valeurs chères à la rédaction : réflexion indépendante, fidélité à soi-même, intégrité de conscience.

Des qualités que nous avons retrouvées dans l'œuvre de Guzel Yakhina, originaire du Tatarstan et lauréate du prix du meilleur écrivain. L'année dernière, Guzel Yakhina a fait une percée dans la littérature russe en sortant son premier roman, *Zouleïkha ouvre les yeux*, qui a immédiatement attiré l'attention des lecteurs de tout le pays. En l'espace de quelques mois, le livre est devenu un best-seller et, en décembre dernier, il a décroché le grand prix de la littérature russe, *Bolchaïa Kniga*. Le roman de Guzel Yakhina est en train d'être traduit dans 20 langues, dont le français. Si le livre a reçu un écho aussi large parmi les Russes, c'est d'abord parce qu'il a touché chez eux une corde sensible, faisant remonter à la surface de la mémoire collective un souvenir douloureux et longtemps repoussé. Il s'agit de la dékoulakisation : cette campagne de répression massive contre les paysans « aisés » organisée en URSS entre 1929 et 1933. Quatre millions de paysans au moins, dans tout le pays, ont été privés de leurs biens et parqués dans des wagons à bestiaux pour être envoyés au fin fond de la Sibérie, dans des lieux isolés au climat rude et malsain. Ils furent nombreux à périr en route, victimes des conditions abominables qui leur ont été imposées : entassés, privés de la possibilité de dormir normalement et de manger à leur faim. Seuls les plus forts sont arrivés à destination : des îles désertes parsemant les grands fleuves sibériens, où tout était à construire. Même en exil, les déportés ne pouvaient disposer d'eux-mêmes. Des années durant,

ils ont vécu sous le contrôle du KGB. Dépouillés de tout droit, ils ne pouvaient ni étudier à l'université, ni choisir leur ville de résidence.

Autant les camps du Goulag ont été contés, déchiffrés, étudiés et pensés dans la littérature russe, autant la dékoulakisation demeurait muette – jusqu'à ce que Guzel Yakhina ne mette des mots sur cette souffrance collective de générations entières. À cela, rien d'étonnant : beaucoup d'intellectuels sont passés par les camps de travail soviétiques, et ils ont été nombreux, à commencer par Likhatchev, Chalamov et Soljenitsyne, à raconter leur expérience par écrit, cette forme qui leur était la plus familière. Les paysans passés par la dékoulakisation, eux, ont dû attendre que la petite-fille d'une villageoise tatare déportée grandisse et rédige un roman, inspiré par ses souvenirs familiaux. Dans ces pages, Guzel conte les tourments de son aïeule, mais revient aussi sur l'expérience d'une émancipation – celle d'une jeune fille tatare arrachée à son milieu patriarcal et jetée dans un monde nouveau, où la femme n'a plus qu'elle-même pour décider de sa vie. Écrit dans une langue à la fois soignée et vivante, pétrie de mots tatars que l'on comprend sans traduction, le roman *Zouleïkha ouvre les yeux* rend aux Russes une partie de leur histoire et de leur identité. Cette pièce du puzzle que l'on croyait perdue à jamais est enfin retrouvée. Cette partie de mémoire, noircie par des couches de mensonges, est enfin nettoyée. Enfin, nous nous souvenons de nous-mêmes, et nous nous comprenons un peu mieux. Car il n'est rien de caché qui ne doive être découvert, rien de secret qui ne doive être mis à jour.

Raconter la vérité dans sa totalité et sa complexité, c'est aussi ce à quoi tend Vitali Leïbine, lauréat du prix du meilleur journaliste et rédacteur en chef du meilleur hebdomadaire du pays, *Rousski Reporter*.

Publiée depuis 2007, cette revue généraliste peut difficilement être rattachée à un mouvement politique ou idéologique : elle n'est ni de gauche ni de droite, ni libérale ni conservatrice. Chez *Rousski Reporter*,

on ne défend pas des idées – aussi nobles puissent-elles paraître. Ses journalistes n'ont qu'un parti : celui de l'humain. L'objectif que se posent Leïbine et la rédaction qu'il dirige est de s'approcher le plus près possible du Russe lambda, d'entendre ses peines et ses joies et de les traduire fidèlement sur papier. Avec toujours une seule mission : donner de l'espoir. Les journalistes de *Rousski Reporter* sillonnent la Russie de long en large en quête d'histoires de vie passionnantes, telle celle de ce chirurgien esthétique tchéchène, Khasan Baïev, qui corrige les nez des starlettes à prix d'or et opère gratuitement les enfants souffrant de becs-de-lièvre. Ou celle du chaman khakasse Léonid Gorbatov, qui parle à l'esprit du fleuve Ienisseï et est persuadé que le salut de sa petite république, perdue entre les monts de l'Altaï, est dans les musées. Ce « responsable du bien-être des gens » crée un lieu de mémoire dans chaque village, incitant la population à préserver ses traditions ancestrales et à vivre en harmonie avec la nature. *Rousski Reporter* emmène ses lecteurs en Bouriatie, parler aux lamas d'un datsan du bord du lac Baïkal, puis dans un village rom



Guzel Yakhina entourée de Julia Breen et de Rusina Shikhatova, journalistes du *Courrier de Russie*

lai dans la neige des images d'une grande finesse. Des scènes des contes de Pouchkine, des bateaux volants, des paysages de l'hiver russe et de pays d'Afrique : Semion confie dessiner pour les enfants qui, contemplant ses images, « vont à l'école de bonne humeur », affirme-t-il. Ces derniers l'adorent, prennent ses dessins en photo et les postent sur Instagram, ce site de la jeunesse cool et branchée que Semion ne connaît pas. C'est grâce au web que la presse locale

un vélo Electra. Il s'agit d'Alain Boinet, fondateur de l'ONG Solidarité International, qui s'est vu remettre un stylo Montblanc, offert par le fabricant. Il s'agit encore des deux lauréates du prix d'honneur du *Courrier de Russie* : Gavkhar Djou-raeva, qui œuvre à l'intégration des ressortissants d'Asie centrale dans la société russe, et Sevil Novrouzova (voir son interview en p. 5), qui s'efforce de dissuader les jeunes Daghestanais radicalisés de partir combattre en Syrie. Les

Car il n'est rien de caché qui ne doive être découvert, rien de secret qui ne doive être mis à jour.

dans la région de Toula, écouter les témoignages des membres de cette communauté qui n'éveille, partout et toujours, que méfiance et rejet. Entendre son prochain, voir en lui son propre reflet, s'autoriser un peu de compassion : c'est ce que propose à ses lecteurs *Rousski Reporter*, probablement sans vraiment le savoir. Profondément humaniste mais jamais complaisant, lucide mais capable d'empathie, impartial sans être indifférent, exigeant sans condescendance... *Rousski Reporter* semble fait pour aider les Russes à s'intéresser à leur pays et à ceux qui le peuplent, à se sentir unis à eux par un même destin et à prendre la responsabilité de cet avenir commun.

Par ses portraits saisissants d'illustres inconnus, *Rousski Reporter* brise les hiérarchies habituelles et montre que l'homme de la rue a parfois bien plus à dire sur son pays que tous les ministres et gouverneurs réunis. Semion Boukharine, lauréat du prix du meilleur artiste, fait partie de ces invisibles qui font des choses fabuleuses dans la plus grande discrétion, épargnés par l'attention des médias. Pompier et mineur dans sa vie active, aujourd'hui à la retraite, il travaille comme balayeur dans une école de la ville d'Ijevsk, en Oudmourtie. Semion Boukharine dessine au ba-

a appris l'existence du « balayeur artiste » et en a parlé dans ses pages. Et c'est ainsi que nous avons découvert, nous, son art éphémère et poétique. Cet art qui ne vit que quelques heures mais accomplit sa fonction première, originelle : saisir la beauté momentanée et la donner à voir, afin d'arracher les êtres, quelques secondes au moins, à leur routine quotidienne, de leur rappeler l'existence d'une forme d'idéal. Quand nous avons appelé Semion Boukharine, à Ijevsk, pour l'inviter à la cérémonie de remise de nos prix, il a refusé, expliquant qu'il ne se considérait pas comme un artiste et avait beaucoup de travail à la maison. Et seule l'intercession de la directrice de l'école où il travaille nous a finalement permis de le convaincre de venir à Moscou. « Je le fais pour l'école », s'est-il d'ailleurs justifié. Prix Cyrano et vélo électrique généreusement offert par notre partenaire Electra sous le bras, Semion est ensuite retourné dans son Ijevsk natale.

La place nous manque, dans ces pages, pour décrire en détail le combat de tous nos lauréats, de toutes ces personnalités exceptionnelles et si dignes d'admiration. Il s'agit de Iouri Bykov, lauréat du prix du meilleur réalisateur pour son film *L'Idiot*, sorti récemment en France. Lui aussi s'est vu décerner

deux femmes ont reçu des billets d'avion Moscou-Paris offerts par notre partenaire, la compagnie aérienne Air France. Guzel Yakhina et Vitali Leïbine ne sont pas non plus repartis bredouilles. L'écrivain s'est vu décerner un sac rempli de cadeaux de la part d'Île de Beauté, réseau de magasins de parfums et de cosmétiques, ainsi qu'un assortiment de thés de la part du Palais des thés. Vitali a reçu un billet d'avion Moscou-Rabat de la part de notre partenaire, la compagnie aérienne Royal Air Maroc. Nous sommes très reconnaissants à tous ces partenaires qui ont rendu cette belle cérémonie possible et offert des cadeaux exceptionnels à nos lauréats. Nous tenons également à remercier chaleureusement les sociétés Natura Siberica, Caudalie, R.O.C.S. et Jaeger-leCoultre, qui ont offert leurs excellents produits à nos lauréats et invités. Nous remercions également, pour leurs services formidables, Tsar Voyages, Korolevskaja Voda, Château Tamagne, Délifrance, Vodka Tselsi, Les Z'amis de Jean-Jacques, Glavpivmag, Belaïa Datcha et Chardam. Merci, les amis – et vivement l'édition 2017 ! ■

Retrouvez les vidéos de présentation des lauréats et leurs interviews sur lecourrierderussie.com



Semion Boukharine en compagnie de Julia Breen et d'Émilie Dournovo, du *Courrier de Russie*

Sponsors



Parrain prix d'honneur



Parrain prix d'honneur



Parrain prix de l'écrivain



Parrain prix du journaliste



Parrain prix de l'artiste et du metteur en scène



Parrain prix de l'humanitaire

Partenaires





Vestiges de la grande colonnade de Palmyre, le 3 avril 2016

La libération de Palmyre, ou le symbole du combat pour la civilisation

Le 27 mars dernier, l'armée syrienne, appuyée par l'aviation russe, a repris la ville de Tadmor et sa cité antique de Palmyre aux combattants de l'État islamique. La libération de cette agglomération, occupée depuis dix mois, constitue un tournant stratégique dans la guerre syrienne, mais également symbolique, sur le plan de la défense du patrimoine culturel mondial.

MANON MASSET

J'ai passé deux jours à Palmyre

Palmyre a été libérée au petit matin du 27 mars dernier, à l'issue de plusieurs jours d'affrontements violents entre les troupes gouvernementales et les milices syriennes, d'un côté, et les combattants de l'État islamique, de l'autre.

Arrivé sur place le 26 mars, à la veille de la libération, Semion Pegov, correspondant de la chaîne russe Lifenews, a expliqué au *Courrier de Russie*, dans un entretien par Skype, combien la reprise de la ville avait été une affaire délicate. « L'objectif de l'armée syrienne était d'anéantir les terroristes tout en essayant d'épargner les monuments, entame le journaliste. Une équation complexe mais qui a permis de préserver en grande partie ce site historique, inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO. »

Entouré de milices de volontaires syriens, le correspondant de Lifenews a d'abord pu approcher la cité à 200 mètres pour prendre quelques clichés. « C'était extrêmement dangereux, car les

échanges de tirs étaient encore très intenses », témoigne Semion Pegov.

De retour sur les lieux le lendemain, dimanche 27 mars, le correspondant a pénétré au cœur de la ville désormais libérée. « Quand nous sommes arrivés, les terroristes avaient quitté Palmyre. Mais la cité faisait peine à voir, se souvient le journaliste. Des drapeaux de l'État islamique flottaient sur presque chaque bâtiment, beaucoup de monuments étaient endommagés et d'autres, plus ou moins intacts, étaient recouverts de symboles djihadistes. »

Le correspondant a été frappé, au premier abord, par le temple de Baal, détruit en août 2015 par les djihadistes. « Près des vestiges des colonnes démantelées et des amas de gravats, seul un arc avait survécu à l'explosion et tenait encore debout », poursuit Semion Pegov.

Non loin du temple, le groupe de journalistes a découvert le laboratoire où les terroristes fabriquaient leurs explosifs. « Ils ont utilisé ce site historique pour masquer leurs activités », déplore le correspondant russe.

Il indique que l'amphithéâtre de Palmyre a été relativement épargné par rapport à d'autres monuments. « Les terroristes n'ont jamais eu l'intention de le détruire », explique-t-il, précisant qu'ils s'en servaient pour les exécutions publiques.

Le musée de Palmyre, en revanche, a été entièrement saccagé et pillé par les combattants avant leur départ. « L'armée syrienne avait évacué une partie des œuvres d'art avant la prise de la ville par les djihadistes en mai 2015, mais le reste circule probablement en ce moment même sur le marché noir », indique le journaliste. Rappelons que le directeur du

site antique de Palmyre, Khaled Assad, âgé de 82 ans, avait été décapité par des djihadistes en août 2015.

Actuellement, certains détachements armés qui soutiennent Bachar el-Assad sont restés à Palmyre pour protéger la ville et soutenir les habitants, tandis que d'autres sont repartis à l'assaut des combattants de l'État islamique embusqués dans les alentours, en direction de Deir ez-Zor, à l'est, et d'Al-Qaryatayn, à l'ouest, deux villes libérées par les troupes gouvernementales et les milices le 4 avril, une semaine après la cité antique.

« Ces régions sont des barrières que les forces gouvernementales doivent faire sauter pour espérer atteindre Raqqa, la capitale auto-proclamée de l'État islamique », précise Semion Pegov, assurant que le moral de l'armée et des milices syriennes était au beau fixe après la reprise de Palmyre.

Victoire stratégique

La libération de Palmyre marque-t-elle un tournant dans la guerre contre l'État islamique ? Pour Nikolaï Soukhov, chercheur spécialisé en études arabes et islamiques de l'Institut des études orientales auprès de l'Académie russe des sciences, la cité antique représente en tout cas un point d'appui stratégique en Syrie.

La perte de Palmyre est lourde pour les djihadistes, qui doivent désormais reculer et créer une nouvelle ligne de défense, plus au nord, pour protéger Raqqa.

Point de passage historique au centre de la voie commerciale qui traverse le désert de Syrie, Palmyre se trouve aussi sur la route qui conduit aux rives de l'Euphrate et, de là, à la capitale auto-proclamée de l'État islamique.

Cette situation géographique fait de Palmyre la seule base logistique possible pour la progression de l'armée syrienne vers le nord – vers Deir ez-Zor et Raqqa –, et, pour l'EI, vers Damas, ajoute Nikolaï Soukhov. « C'est une position évidemment avantageuse, d'où la violence des combats pour son contrôle », explique le spécialiste.

Du point de vue économique, la ville est traversée par les gazoducs reliant les sites d'extraction des régions d'Hassaké et de Deir ez-Zor aux entreprises de raffinage de l'ouest du pays. « Une source de financement essentielle, dont est désormais privé l'État islamique », note l'expert.

Avec l'aide de la Russie

La Russie a participé à la libération de Palmyre en impliquant ses forces aériennes, qui ont couvert les opérations menées au sol par les troupes gouvernementales. « Cette victoire n'aurait pas été possible sans le soutien de l'aviation militaire russe », est convaincu Nikolaï Soukhov.

Alors que le président Vladimir Poutine avait annoncé le 24 mars dernier le début du retrait de « la majeure partie » des forces russes présentes en Syrie, l'aviation militaire russe est toujours bel et bien active sur place. « En réalité, la Russie s'est contentée de remplacer ses bombardiers par des hélicoptères, qui visent des cibles précises et apportent leur soutien aux troupes au sol », explique le chercheur.

Ainsi, pour Nikolaï Soukhov, ce « retrait » des forces ordonné par Vladimir Poutine était avant tout une annonce politique, qui a permis à la Russie de renforcer sa position dans le conflit, au niveau local mais aussi sur la scène internationale.

> Suite en page 4

Le Courrier de Russie

Version papier :
Rédactrice en chef/
Directrice de la publication
Inna Doulkina
inna.doulkina@lcdr.ru
Site internet :
Rédacteur en chef
Thomas Gras
thomas.gras@lcdr.ru
Rédacteurs
Rusina Shikhatova,
Manon Masset,
Konstantin Barko
Correctrices/traductrices
Julia Breen, Mailis Destrée
Vidéojournaliste
Vad Him
Webmaster
Marc Dobler
marc.dobler@lcdr.ru
Responsable communication
Albina Kildebaeva
albina.kildebaeva@lcdr.ru
Assistante de la rédaction
Elizaveta Mingareeva
emingareeva@gmail.com
Contact rédaction
redaction@lcdr.ru
Tél. (495) 660 29 17
Pour s'abonner
abonnement@lcdr.ru



Responsables des activités éditoriales
Alina Reshetova (directrice)
ar@nvm-publishing.com
Maria Trigubets
mt@nvm-publishing.com
Daria Sobolyanova
ds@nvm-publishing.com
Rédactrice en chef des projets économiques
Anastasia Sedukhina
Directrice artistique
Galina Kouznetsova
Maquettistes
Émilie Dournovo, Tatiana Neporada
Contacts publicité et édition
pub@lcdr.ru, Tél. (495) 660 50 38
Directeur commercial
Thomas Kerhuel
thomas.kerhuel@ccifr.ru
Responsable partenariats
Tatiana Chveikina
tatiana.chveikina@lcdr.ru

Édité par
OOO Novyi Vek Media ©.
Enregistré auprès du TsTU du ministère de la presse et des médias. ПИ № ФС77-45687
Président
Jean-Félix de La Ville Baugé
Fondateurs
Philippe Pelé Clamour, Jean-Luc Papon, Emmanuel Quidet
Adresse du journal
10 Millioutinski per., bât.1
Moscou 101000

Le journal est distribué gratuitement et sur abonnement. Il est imprimé à partir de films au OAO Moskovskaia Casetnaia Tipografiia, 123995, Moscou, Oulitsa 1905 goda, dom 7.

Volume 3 p.l.
Tirage 22 000 exemplaires
Commande N°0873
Donné à imprimer
le 6 avril 2016

CCI FRANCE RUSSIE

CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE FRANCO-RUSSE

PLANNING DES CONFÉRENCES ET ÉVÉNEMENTS À VENIR

AVRIL

• 18-19 avril

Mission d'entreprises à Vladivostok

• 15 avril

Conférence : « La responsabilité sociétale des entreprises »

MAI

• 27 mai

Conférence : « Protection de marque et lutte contre la contrefaçon »

JUIN

• 8 juin

Conférence E-commerce dans le cadre de « La semaine de la grande distribution en Russie 2016 »

• 22 juin

Conférence : « Bilan économique »

moncontact@ccifr.ru

+7 495 721 38 28

www.ccifr.ru

publicité

La libération de Palmyre

< Suite de la page 3

« En quelques mois, la Russie est parvenue à se positionner comme un acteur clé dans les négociations sur le processus de paix en Syrie – dont le début du prochain round est prévu le 11 avril », souligne l’expert.

Cependant, il est clair, pour le spécialiste, que la Russie, qui possède deux bases militaires en Syrie – dans le centre du pays, à Al-Chayrat, et au nord-ouest, à Hmeimim –, n’a pas l’intention de retirer de sitôt l’ensemble de ses forces militaires. « Le conflit est simplement entré dans une nouvelle phase, qui nécessite un autre type d’armements et un autre type de missions », estime le chercheur.

Quant à parler d’affaiblissement de l’État islamique et de « tournant » dans la guerre, Nikolaï Soukhov reste prudent. « Certes, les combattants de l’État islamique perdent du terrain et se retrouvent privés de certaines sources de financement, mais la reprise de Palmyre est avant tout une victoire symbolique », estime l’expert.

Centre culturel mondial

Au cours de la période post-antique, puis hellénistique, Palmyre était l’un des plus grands centres de la culture mondiale. « Préserver le patrimoine culturel de cette ville, c’est préserver la mémoire de tout un pan de notre histoire », souligne Alexeï Lidov, expert de l’UNESCO et directeur du centre scientifique de la culture chrétienne orientale auprès de l’Académie russe des arts.

« Même si peu de gens comprennent précisément l’importance de l’héritage culturel de Palmyre, estime Alexeï Lidov, la cité est connue de tous, des États-Unis à la Russie en passant par l’Europe. Ne serait-ce qu’à travers les livres d’histoire », estime le chercheur, qui se souvient que, sous l’URSS, tous les écoliers âgés de 10 à 12 ans étudiaient l’histoire du monde antique à partir d’un manuel illustré, en couverture, d’une photo du temple de Baal.

La Syrie est le berceau de la civilisation chrétienne : c’est sur le chemin de Damas que Jésus s’est adressé à l’apôtre Paul. Après la naissance de l’islam, au VII^e siècle, Damas est aussi devenu l’un des principaux centres de la culture musulmane. « Des constructions aussi grandioses que la Grande mosquée des Omeyyades, à Damas, ont vu le jour au VIII^e siècle », insiste Alexeï Lidov, soulignant que la Syrie « n’est qu’un seul et vaste musée ».



Un soldat de l’armée syrienne enlève le drapeau de l’EI sur un bâtiment de Palmyre, le 3 avril 2016.

Hécatombe silencieuse

La guerre de Syrie, qui dure depuis 2011, a entraîné la destruction de nombreux sites historiques protégés. Selon un rapport de l’ONU de décembre 2014, près de 300 sites du patrimoine culturel syrien avaient déjà été détruits, endommagés ou pillés depuis le début de la guerre. « Et aujourd’hui, vous pouvez facilement multiplier ce nombre par quelques fois », insiste Alexeï Lidov, précisant qu’aucune donnée officielle n’a été publiée depuis.

Ce chiffre colossal représente une véritable tragédie culturelle, passée relativement sous silence pendant les premières années de la guerre. Pour l’expert de l’UNESCO, aucune des parties impliquées dans le conflit n’avait alors intérêt à évoquer la destruction du patrimoine syrien. « La question de la responsabilité allait vite être soulevée, et l’opposition aurait rapidement été pointée du doigt, puisque la majorité des monuments détruits se trouvaient sur les territoires sous son contrôle », explique-t-il.

Quant au président syrien, poursuit Alexeï Lidov, dont le régime continuait à s’occuper de la préservation des sites historiques, il a lui aussi préféré ignorer le sujet afin de donner l’impression à la communauté internationale qu’il contrôlait la situation dans le pays.

Guerre des civilisations

Mais l’État islamique, apparu en Syrie en 2013, a changé la donne, en faisant de la destruction de l’héri-

tage architectural des civilisations antique et chrétienne une partie intégrante de son combat. « Jamais, dans l’histoire moderne, nous n’avions été confrontés à une destruction à si grande échelle de sites protégés, avec une telle démonstration de force et l’appui d’une idéologie », souligne Alexeï Lidov.

Pour l’expert de l’UNESCO, si les sites du patrimoine syrien étaient, au début, simplement victimes des affrontements ou pillés, on assiste aujourd’hui à une véritable lutte systématique des djihadistes contre l’espace sacré. « La destruction du patrimoine architectural n’est plus un dommage collatéral, c’est devenu un but en soi », martèle-t-il.

La cible est claire : « la civilisation européenne au sens large, qui est à la base de notre identification spirituelle à tous », indique Alexeï Lidov. Pour lui, la façon dont les terroristes mettent en scène dans des vidéos leurs destructions vise précisément à créer le sentiment d’une *guerre des civilisations*. « Les combattants de l’État islamique veulent montrer qu’un modèle alternatif au monde occidental est possible », ajoute le spécialiste.

Les membres de l’EI, n’estimant pas que le patrimoine culturel syrien relève de leur héritage, n’éprouvent aucun scrupule à l’anéantir. « Leurs ancêtres ethniques et spirituels sont arrivés à Palmyre après le VII^e siècle, alors que la cité antique était déjà en ruines », précise le directeur du centre scientifique de la culture

chrétienne orientale.

Les djihadistes considèrent en outre que le dialogue avec Dieu ne nécessite aucune intervention extérieure – en d’autres termes, nuls représentation, image ou lieu de culte. « Au contraire, pour eux, les monuments et sites historiques sont une barrière à l’entrée en contact avec Allah », analyse l’expert, en tentant de comprendre pourquoi les terroristes saccagent tous les édifices religieux, y compris les lieux de culte musulmans.

Face à cette destruction devenue massive et systématique, la communauté internationale s’est enfin réveillée. Les clichés des sites historiques détruits de Palmyre ont fait la couverture des journaux et la une des sites d’informations. « C’est-à-dire, malheureusement, qu’il aura fallu le monstre Daech pour que nous prenions conscience de l’importance de l’héritage culturel de la Syrie – berceau et cœur de toute notre civilisation », estime l’expert de l’UNESCO.

La restauration pour arme

Les archéologues et historiens du Proche-Orient et du reste du monde consacrent désormais toute leur attention à la question de la restauration des sites historiques syriens détruits. Le musée de l’Ermitage de Saint-Pétersbourg, qui abrite une importante collection de sculptures et tombes de Palmyre, a proposé son aide pour reconstruire la cité antique dès le lendemain de la libération de Tadmor. « Relever

Palmyre est de notre responsabilité à tous », estime le directeur du musée, Mikhaïl Piotrovski.

Après avoir vu les premières images rapportées de Palmyre par les correspondants de presse, Alexeï Lidov, agréablement surpris par l’état des sites historiques, est plutôt optimiste. « On s’attendait à ce que tout soit détruit, mais il s’avère que pas mal de monuments ont été sauvés », indique-t-il. Selon le directeur des antiquités et musées de Syrie, Maamoun Abdelkarim, les djihadistes auraient en effet épargné 80 % des sites archéologiques du pays.

Pour Alexeï Lidov, l’important, à présent, est de mener une expertise de fond afin de restaurer la cité sur la base des documents d’archives et d’un travail archéologique minutieux. « Le risque de voir Palmyre transformé en un simulacre de cité antique est réel », met en garde l’expert de l’UNESCO, qui a déjà mené une expertise similaire au Kosovo, en 2004, après que les violences avaient détruit pas moins de 35 temples en trois jours.

Ce passionné d’histoire voit dans la restauration des monuments détruits une opération délicate mais indispensable dans cette guerre de Syrie qui est une bataille militaire, mais aussi idéologique. « Si tout le monde sait comment faire la guerre, on ne sait peut-être pas que la seule arme possible, dans un combat idéologique, c’est la culture », conclut Alexeï Lidov. ■

publicité



www.prolangue.ru

Prolangue Linguistic Center

- cours de langues pour adultes et enfants: russe, français, anglais et allemand
- Russe de survie - 80h - programme intensif
- approche individualisée et méthode communicative
- formules très souples- leçons individuelles, en groupe et en mini-groupe
- tarifs intéressants

29/16, Sivtsev Vrajek per., bur.527, Moscou 119002 m. Kropotkinskaia
tél:(399) 241 8092
e-mail:info@prolangue.ru

publicité



SERVICES

+7 925 507 02 94
info@r-tgroup.ru

www.r-tgroup.ru www.ttservices.ru

COMPTABILITE
DECLARATIONS FISCALES
FICHES DE PAIE
CONSEILS JURIDIQUES
CREATION DE SOCIETES
CONTENTIEUX
GESTION ADMINISTRATIVE DES RESSOURCES HUMAINES

Votre conseiller pour tous les services en Russie

Résistance daghestanaise

Il y a près de sept ans, Seville Novrouzova a pris une décision qui allait marquer un tournant dans sa vie, en décidant de venir en aide à ceux qui avaient choisi, dans son Daghestan natal, de prendre le maquis. Pionnière en la matière, elle dirige aujourd'hui le Centre de Derbent pour la réconciliation et l'entente et se bat contre la tentation de l'État islamique, qui a attiré quelque 900 jeunes Daghestanais ces dernières années, s'efforçant comme elle peut de ramener à l'enclos les brebis égarées. Rencontre, lors de son passage à Moscou à l'occasion de la cérémonie de remise des prix du *Courrier de Russie*, avec la lauréate du Prix d'honneur, pour son « combat exemplaire ».

THOMAS GRAS

Seville ne lâche jamais son téléphone. Ce serait comme quitter son travail. Sa vie. L'appareil ne cesse d'ailleurs de le lui rappeler. Chaque minute. Chaque seconde. « Ma batterie ne tient pas plus de deux heures », confie-t-elle.

La fréquence des sonneries s'accroît. Seville contrôle la moindre notification. Je tente une approche. La vague de sms me repousse au fond de mon siège. « Sév... »

« C'est un jeune homme qui se trouve actuellement en Turquie : indicatif +90. Il m'a contactée ce matin. Il dit qu'il veut rentrer au Daghestan. Regardez », m'explique-t-elle, en me présentant l'écran de son smartphone.

L'échange dure. L'individu explique qu'il a vécu un an en Turquie, que son visa a expiré, et qu'un centre d'aide à Istanbul lui a conseillé de contacter Seville.

- Quel est ton nom ?
- XXXX
- J'ai entendu parler de toi.

Seville précise que les parents de ce jeune homme l'ont contactée par le passé, alors qu'ils suspectaient leur fils d'être parti pour la Syrie. Seville n'hésite pas à bousculer le garçon afin de le faire parler.

- Tu es sûr que tu n'es pas allé plus loin que la Turquie ? En Syrie, en Irak peut-être ? Où as-tu vécu en Turquie pendant un an ? Quelle ville, quel quartier ?

L'interlocuteur affirme qu'il est resté en Turquie, qu'il était venu pour travailler et gagner de l'argent, puis qu'il a rencontré une fille, Katia, de Moscou, de qui il s'est séparé après avoir dépensé tout son argent sur des îles...

- T'es vraiment un artiste, toi !, répond Seville.

Le reste de la conversation devient confidentiel. Seville porte beaucoup de soin à garder ses informations secrètes, et fait également énormément attention à ses réponses. Seville sait ce qu'elle peut dire et ce qu'elle doit taire.

Un combat

De sa vie, notamment, elle n'aime que très peu parler. Et mieux vaut ne pas insister. « Les Daghestanais ne s'ouvrent pas facilement », admet-elle.



Vad Him / L'CDR

C'est en 2008 que Seville, alors juriste, s'intéresse pour la première fois au problème du départ des jeunes « dans la forêt », comme on dit dans le Caucase, soit pour rejoindre les groupes de combattants illégaux, opposés au gouvernement.

« J'ai perdu de nombreux proches. Je n'arrivais pas à comprendre comment ces gens décidaient brusquement de franchir le pas. S'agissait-il d'un mythe, d'hypnose... et pourquoi le faisaient-ils ? Problèmes person-

nels, situation sociale difficile... Je me suis donc lancée seule dans l'étude de ce phénomène », explique-t-elle.

Pour ce faire, elle n'hésite pas à rencontrer des combattants, quitte à se rendre « dans la forêt ». Le maquis est alors aux mains de l'organisation terroriste islamiste Émirat du Caucase, qui voulait instaurer la charia et un califat dans plusieurs régions du Caucase du Nord.

« J'ai compris que l'aspect social – le chômage, les inégalités, la corruption, etc. – n'est pas la raison principale du départ des jeunes, comme on l'entend souvent dire. En revanche, la mentalité du Nord-Caucase, où les questions ethnique, traditionnelle et religieuse sont très fortes, offre un terrain propice aux radicaux dans l'embrigadement des jeunes. Ces réseaux interprètent à leur façon les versets du Coran, sortis de leur contexte. Ainsi, il y a des choses qu'il fallait faire à une époque donnée, comme le djihad, qui ne sont plus d'actualité aujourd'hui. Notre religion ne doit être protégée de personne,

l'islam se développe partout dans le monde, il n'est pas en danger », explique la juriste.

Partant de cette observation, Seville se donne pour mission de sortir de la « forêt » ces individus à travers la discussion et la destruction de leurs idées reçues. Le travail porte ses fruits. Courant 2014, la juriste est invitée à rejoindre les services gouvernementaux, au sein de la Commission d'adaptation à la vie civile pour les individus désirant renoncer aux activités extrémistes et terroristes

à rentrer. C'est un processus très lourd, dans tous les sens du terme, il faut être dedans pour le comprendre », souligne-t-elle.

Son pouvoir de persuasion n'est pas le seul atout de Seville. Si elle est si demandée, c'est aussi que la directrice a le bras long. Dans le cas d'un retour au pays, elle parvient à s'entendre avec les forces de sécurité pour que la personne ne soit pas arrêtée dès l'aéroport.

« On me fait confiance, s'enorgueillit la directrice. Je contrôle tous ces gens au jour le jour. Je

« Je n'ai jamais songé à laisser tomber. Quelque chose me pousse à continuer. »

mars 2016, ils seraient toujours quelque 912 à se battre dans les rangs de l'EI, sur un total de 2 à 4 000 ressortissants russes. À en croire Seville, ceux qui partent faire le djihad sont principalement des jeunes âgés de moins de 25 ans, et très faciles à tromper.

« Ce n'est un secret pour personne : ce sont les réseaux de recruteurs qui attirent de nouvelles recrues dans les filets de l'État islamique. Ils mentent aux jeunes, les invitent à venir vivre sur le territoire de l'EI alors qu'en réalité, ils vont se battre et servir de chair à canon. Une fois sur place, beaucoup de garçons et de filles voudraient repartir mais on les en empêche, ils sont otages de l'EI », dénonce-t-elle.

- Ne craignez-vous pas que votre engagement contre ces individus vous coûte un jour la vie ?

- On me pose souvent la question. Pourquoi devrais-je avoir peur, puisque je fais de bonnes choses ? J'ai effectivement été victime de plusieurs agressions en 2010, et ma fille aussi, mais je n'ai jamais songé à laisser tomber. Quelque chose me pousse à continuer. Je le dois. J'ai des gardes du corps mais je continue à me promener à pied. Peut-être qu'avec le temps, on s'habitue à la peur, elle passe au second plan. ■

sais ce qu'ils mangent, qui ils rencontrent, avec qui ils parlent, quand ils veulent se marier, quels problèmes ils rencontrent à la maison... Leurs proches et familles me tiennent au courant car ils savent que je ne ferai pas de mal à leurs enfants. »

Une centaine de Daghestanais sont déjà revenus de Syrie et d'Irak, d'après le Centre. Selon les dernières données du ministère russe de l'intérieur en date de fin

La réinsertion

Le centre compte douze employés, dont des psychologues, des assistants sociaux, des éducateurs religieux et, surtout, Seville.

« Chacune des personnes que nous recevons passe en premier lieu entre mes mains. Je ne veux pas paraître prétentieuse, mais je parviens à leur remettre le cerveau en place !, se félicite-t-elle. J'ai acquis beaucoup d'expérience durant toutes ces années. »

Seville est d'ailleurs victime de son succès. Parents et proches des « individus à risque » la sollicitent en permanence, allant jusqu'à faire le déplacement depuis Tioumen ou Moscou pour lui demander conseil. « Ils demandent que nous parlions avec leurs enfants ou que nous aidions quelqu'un

publicité

La référence en Russie, depuis 70 ans ...

70

CIFAL

1946 - 2016

BUILDING
BUSINESS
with EURASIA

► Accompagnement commercial

► Services et maîtrise d'oeuvre industriels

cifalgroupe.com

Fausse information, incitation à la haine, menaces... les défis d'Internet sont nombreux. Pour y faire face, l'ex-colonel du FSB Andreï Masalovitch a créé, en l'an 2000, *Avalanche*, un logiciel de recherche et d'analyse de données permettant de détecter les dangers et de s'orienter parmi les flux d'informations.

En 1992, Andreï Masalovitch, alors lieutenant-colonel des services spéciaux, a démissionné pour lancer son affaire. « Je suis un homme à plusieurs vies, la première s'est achevée avec ma démission du FSB, et je voulais en vivre une deuxième », confie-t-il. Fort de son expérience au sein de l'agence fédérale des communications gouvernementales et de l'information, il a utilisé ses compétences en analyse de données pour élaborer un logiciel de consulting destiné aux banques.

« On pouvait tout prévoir grâce à ce logiciel : les taux d'intérêt, le cours du rouble... », se souvient l'entrepreneur, qui a rapidement trouvé ses premiers clients et gagné ses premiers 50 000 roubles en cinq jours. Mathématicien de formation, il a élaboré un algorithme de pronostic à court

terme pour le marché boursier et même remporté le prix du meilleur journaliste IT de Russie en 1995. « J'avais de beaux bureaux rue Stolechnikov, un restaurant et même une marque de bière à moi », poursuit-il. Très vite, de très gros gains sont arrivés, et l'affaire a bien marché jusqu'au 17 août 1998. Ce jour-là, Andreï Masalovitch était en vacances à Monaco, et venait même de gagner 300 francs au casino. « Je suis allé boire un coup dans un bar pas loin, et quelqu'un m'a dit : *Il se passe quelque chose en Russie* », se souvient-il. C'était la grande banqueroute : le dollar, qui valait jusque-là six roubles, était passé à 24. De retour à Moscou, l'entrepreneur a découvert que la majorité de ses clients étaient ruinés. Masalovitch a dû fermer boutique. Le montant de ses pertes, 40 000 dollars, équivalait à l'époque au prix d'un appartement à cinq pièces dans le centre de la capitale russe.

Pour éponger ses dettes, l'entrepreneur a profité de contacts utiles hérités de son ancien employeur. « Mes ex-collègues m'ont demandé de les aider à analyser de l'information : aucun des logiciels qu'ils possédaient n'était capable d'effectuer une recherche avancée à partir de mots-clés », se souvient-il.

En trois ans, Masalovitch a développé un système d'analyse à l'usage des services spéciaux, que ses anciens collègues ont comparé



Andreï Masalovitch dans son bureau à Moscou

à « une kalachnikov ». L'étape suivante, pour l'ex-espion converti à l'entrepreneuriat, consistait à élaborer un outil plus performant, plus universel et plus commercial.

Des logiciels de ce type existaient déjà aux États-Unis. Masalovitch s'en est inspiré pour créer le sien, étudiant les recherches de l'université de Los Angeles. Il voulait en savoir plus sur l'usage des procédés mathématiques de logique floue à partir desquels il comptait construire son nouveau logiciel. Au début des années 2000, l'école Kennedy, à Boston, l'a invité à donner un cours sur l'espionnage sur Internet.

C'est là que Masalovitch a fait la rencontre du professeur Graham Allison, qui a trouvé le nom du tout nouveau logiciel sur lequel travaillait l'ex-agent des services spéciaux. « Il a sorti ce mot, *avalanche*, pour décrire le volume et la nature de l'information que mon logiciel pouvait traiter, se souvient Masalovitch. C'était exactement ça ! » De retour à Moscou, il a embauché une vingtaine de personnes pour développer

Avalanche. C'était le début de sa troisième vie.

Tout ne se trouve pas sur Internet

« Nous consommons de l'information sans trop nous poser de questions, mais nous pourrions le faire de façon intelligente et efficace, sans perdre du temps à des futilités », assure Masalovitch.

Pour appuyer ses propos, l'ingénieur a recours à une parabole : celle de trois sociétés qui démarrent au même moment et fabriquent le même produit. « Imaginez : cinq ans plus tard, la première va très bien, la deuxième arrive à peine à boucler les fins des mois, alors que la troisième a fermé depuis longtemps, son patron expliquant désormais dans tous les journaux pourquoi on ne peut pas faire de business en Russie. Si l'on y regarde de plus près, le gagnant n'est pas celui qui fabriquait le meilleur produit, mais celui qui a pu survivre dans un espace saturé d'information », explique le créateur d'Avalanche.

Comment faire ? « Prendre une

voiture quand tout le monde roule à vélo ! », assène Masalovitch, qui présente son produit comme un moyen plus rapide de naviguer sur Internet, et surtout sur des chemins inaccessibles aux simples mortels. L'ingénieur en est persuadé : la face visible d'Internet ne présente qu'une partie infime de toutes les informations que contiennent ses tréfonds.

« Le web compte des milliards de documents, mais la plupart sont invisibles pour les moteurs de recherche traditionnels, explique-t-il. Lorsque les résultats de recherche sont trop nombreux ou peu pertinents, il n'y a qu'un logiciel spécialisé pour fournir des résultats fiables, analyser tout le volume des données relatives à la requête et trouver la source première d'information. »

« J'ai créé un produit qui vous permet, dans l'espace informatique, d'agir comme chez vous », se félicite Masalovitch. Parmi ses clients actuels - 80 en tout - figurent l'administration présidentielle, de grandes entreprises financières, mais aussi la petite distribution : ils utilisent Avalanche pour un prix moyen de 600 euros mensuels. Les banques, par exemple, ont recours au logiciel avant d'accorder des prêts à des entreprises. Elles vérifient si le client potentiel n'a pas de crédits non remboursés grâce à des recherches poussées dans les bases de documents administratifs présents sur Internet mais inaccessibles aux moteurs de recherche.

Prévention éclair

Dans son bureau, Andreï Masalovitch me montre un écran qui rappelle beaucoup le menu de démarrage de Windows 8. Grâce à Avalanche, un fonctionnaire peut obtenir des informations relatives à ses intérêts : activité des groupes radicaux, rassemblements des mouvements d'opposition...

Masalovitch se souvient ainsi que, trois heures avant les émeutes qui ont éclaté à Moscou le 13 octobre 2013, son ordinateur a affiché un niveau de menace prioritaire. Après l'assassinat du jeune Moscovite Egor Chtcherbakov par un ressortissant azerbaïdjanais lors d'une bagarre de rue, dans la nuit du 9 au 10 octobre, Avalanche a aussitôt enregistré une activité anormale sur deux groupes VKontakte extrémistes : les jeunes radicaux avaient coordonné, sur les réseaux sociaux,

Медали "Россия" 1 Чемпионат мира среди аквалангов Олимпийские и Паралимпийские игры в 11.03.2014 15:19:41 Австралия и Великобритания в конфликте из-за Балбогетта Государственный университет Бизнесной культуры дипломатии Государственная история Византизм верный ответ 1794 Олимпийские наследие, и за это ответ дадут, а страдают опять обычные люди 09.03.2014 4:48:10 17 летним строителям ОИ 2014 Сочи вручат медали УРАА http://ironchests.ru/olimpic	Медали "США" Малый бизнес аполитит за Сочи - 2014 17.06.2014 10:47:02 09.03.2014 На Нижегородской области акубулюю семь для по прокамом неканонного использования символики Сочи - 2014 в в резюме http://www.kurortsochi.org/214/ 16.06.2014 19:09:56 http://olimpic.ru/kadavets	Медали "Германия" Стандарты для ЧМ по футболу 2018 Года снова подорожали 17.06.2014 14:03:03 09.03.2014 Опыт олимпийский астрономов, которые Сочи - 2014 должны до банкротства, а также опыт Сочи олимпийский http://www.kurortsochi.ru/news/ ПОКЛОННИКИ ФОРМУЛЫ 1 16.06.2014 16:57:52 На Гран При России набирают активистыСочи http://olimpic.ru/kadavets/2014/06/16/	Медали "Норвегия" Вести Сочи 17.06.2014 13:11:30 15-летний чемпион Сочи-2014 https://twitter.com/sochiand/?lang=ru Светлана Федотова 16.06.2014 13:15:34 Валерий Гергиев на презентации Сочи 2014 в Банкуере https://twitter.com/sochiand/?lang=ru
Медали "Югитай" Alego Johnson 17.06.2014 12:55:48 Над «Я Russia "destroyed" the Winter Olympics" http://news.cbsnews.com/news/his-russia-a-destroyed-the-winter-olympics-1145148 и в @ cbsnews > https://twitter.com/cbsnews ЮКО-Х EXOM-EXOPLANET (№2) 17.06.2014 12:49:26 http://olimpic.ru/kadavets/2014/06/17/	Медали "Япония" alinedadov 17.06.2014 04:31:46 Олимпийские символы сочи 2014 https://twitter.com/sochiand/?lang=ru Улицейство ликвидированной госпопартии "Олимпийской" 02.08.2014 13:02:49 Министерству по делам развития Крыма и региональным властям республика может отдать боковой автопарке и дотацию госпартии "Олимпийской" http://www.legion.ru/financ/	Обстановка в Сочи Сочи 2014, Курорт Олимпийских игр Туризм Магистраль 17.06.2014 19:39:56 Сочи-2014 не зря называют «самой компактной Олимпиадой», одно в горном кластере спортивные объекты расположены дальше друг от друга, чем в http://olimpic.ru/kadavets/2014/06/17/ Новости Кремля 02.10.2014 16:09:05 Ведомство: XII Международный инвестиционный форум «Сочи-2014» «Тема: Выступил: XII Международный инвестиционный... http://bea.ru/2014/06/ http://olimpic.ru/kadavets/2014/06/17/	Новости ирг Сочи 2014, Курорт Олимпийских игр Туризм Магистраль 06.10.2014 19:39:56 Сочи-2014 не зря называют «самой компактной Олимпиадой», одно в горном кластере спортивные объекты расположены дальше друг от друга, чем в http://olimpic.ru/kadavets/2014/06/17/ Сочи 2014, Курорт Олимпийских игр Евгений Немцов 02.10.2014 19:39:56 http://olimpic.ru/kadavets/2014/06/17/

Module de monitoring : ici, actualités relatives aux JO de Sotchi

реклама

№1

В СВОЕЙ КАТЕГОРИИ*

ЗУБНЫЕ ПАСТЫ
ДЛЯ ЧУВСТВИТЕЛЬНЫХ ЗУБОВ

С СУСПЕНЗИЕЙ
ГИДРОКСИПАТИТА
КАЛЬЦИЯ

50 %

БЫСТРО И ЭФФЕКТИВНО
СНИЖАЮТ ЧУВСТВИТЕЛЬНОСТЬ ЗУБОВ

R.O.C.S.[®]
REMINERALIZING ORAL CARE SYSTEMS

SENSITIVE

*По данным розничного ежемесячного аудита фармацевтического рынка 2015 года, маркетингового агентства «DSM Group» в сегменте зубные пасты и в сегменте зубные щетки, бренд R.O.C.S.[®] был самым продаваемым на территории РФ за 2015 год в стоимостном выражении.

www.rocs.ru

publi-reportage

CRISE DU ROUBLE : L'IMPACT SUR L'ÉQUILIBRE ENTRE PROPRIÉTAIRES ET LOCATAIRES

La chute du rouble par rapport au dollar et à l'euro en décembre 2014 a beaucoup affecté les relations commerciales liées aux contrats de fourniture, contrats d'achat et de location. Généralement, le prix des contrats est fixé en devises étrangères (dollars ou euros). Toutefois, en cas d'achat ou de fourniture, l'acheteur a le droit de refuser la marchandise. Par contre, les locataires sont confrontés à l'obstacle juridique suivant.

Conformément à l'art. 614 p. 3 du Code civil, un loyer peut être modifié sur accord des parties. En cas de refus du propriétaire, le locataire se retrouve dans une situation très compliquée : il ne peut pas mettre fin au contrat si une telle clause n'avait pas été établie. Dans ce cas-là, le locataire est obligé de continuer à payer un « double » loyer.

Les locataires particulièrement touchés saisissent le tribunal pour demander de résilier le contrat en raison d'un changement significatif et imprévisible de circonstances, en se fondant sur l'art. 451 du Code civil. En règle générale, les tribunaux refusent de résilier les contrats, précisant qu'un changement du taux de change ne peut pas être considéré comme un changement significatif et imprévisible de circonstances. En l'espèce, le locataire assume le risque d'effet de change négatif (arrêt du Tribunal de commerce du 16 février 2016 pour l'affaire n°A40-22624/2015). Les entrepreneurs entrant en relations contractuelles devraient analyser et prévoir la situation sur le marché, et ne pourraient donc pas exclure la possibilité de hausses de prix au cours de la période d'exécution du contrat. Un tel avis juridique a été établi par le Présidium du Tribunal suprême de commerce de Russie dans son arrêt du 13.04.2010 n°1074/10.

Une décision de justice du tribunal de commerce de Moscou pour l'affaire Vimpel-Communications (le propriétaire de la marque Beeline) contre Tizpribor, concernant la résiliation du contrat de location d'un immeuble, a été publiée le 1^{er} février 2016. En l'espèce, Vimpel-Com a adressée au tribunal une demande de modification des modalités de paiement relatives au contrat par la mise en place d'une « fourchette de prix » (c'est-à-dire la fixation du loyer suivant le taux de change de la Banque centrale, à condition qu'1 dollar ne vaille pas moins de 30 roubles et pas plus de 42 roubles). Le tribunal a statué en faveur du locataire, précisant qu'en cas de variations du taux de change, le loyer ne change pas. À l'appui de sa décision, le tribunal a fait référence à la mauvaise conduite du défendeur et à son enrichissement injustifié ainsi qu'à un déséquilibre significatif du loyer par rapport aux loyers similaires de la région. Le tribunal d'appel de commerce a rétracté la décision indiquée. L'affaire devrait être réexaminée par la Cour de cassation et même par la Cour suprême de la Fédération de Russie. En effet, la décision finale sera déterminante pour les futures relations juridiques entre propriétaires et locataires.

Néanmoins, il est vivement recommandé d'anticiper les risques d'inflation, même au stade de la signature du contrat. Le moyen le plus efficace est d'établir une « fourchette de prix ». De plus, le locataire a le droit de prévoir la possibilité de se retirer du contrat sans pénalité (ou de minimiser les sanctions). Les contrats les plus risqués sont ceux conclus pour une période de 20 à 30 ans sans droit de se retirer. Ainsi, le locataire ne bénéficiant pas d'un tel droit est obligé d'accepter des conditions léonines.

Olga Chechenkina



Analyse de trois comptes VKontakte : ces diagrammes permettent aux experts de déterminer le niveau d'influence d'une personne sur Internet.

des protestations de masse. Le logiciel avait repéré une forte concentration de termes comme « migrant » ou « musulman » et leurs dérivés dans certains espaces précis, et ainsi détecté la menace. « Dans des échanges ordinaires, vous rencontrez ces mots assez rarement, mais quand leur fréquence parmi des utilisateurs qui se réunissent dans un même endroit augmente, c'est signe de risque, explique Masalovitch. Si les autorités avaient possédé Avalanche à l'époque, la police aurait pu intervenir en prévention des troubles de masse », estime le mathématicien.

Le ministère russe de l'intérieur utilise Avalanche depuis 2013. Le logiciel observe en permanence des sites, des forums et des groupes fermés sur les réseaux sociaux, ne laissant rien passer. Avalanche peut aussi analyser n'importe quel profil sur un réseau social. L'analyse d'un compte

VKontakte prend trois minutes : à la sortie, on reçoit un diagramme permettant de saisir le niveau d'influence de la personne surveillée et le degré de menace qu'elle représente. Une blague russe dit que, pour améliorer la qualité d'un appel téléphonique, il suffit de prononcer trois mots au cours de la conversation : Poutine, bombe, terroriste. Les services se connecteraient alors directement à votre appareil, rendant la liaison excellente. Sommes-nous réellement tous sur écoute ? En tout cas, tous surveillés sur Internet, assure Andreï Masalovitch.

Face à l'EI

Nous sommes toujours en octobre 2013 : l'explosion d'un bus à Volgograd, dans le sud russe, fait sept morts et 37 blessés. « D'habitude, je n'ai pas le droit de parler de mes clients, mais c'est un cas exceptionnel », explique Andreï,

en me sortant le dossier Avalanche sur cet attentat terroriste. Je vois d'abord un fil d'actualités établi par le système. 14h05 : explosion. 14h30 : communiqué du ministère des situations d'urgence. 16h40 : publication des premières informations sur les blessés. 17h10 : l'identité du kamikaze est établie. Le ministère de l'intérieur confirme aussitôt que l'individu est connu de ses services. Suit la photo de passeport de Naïda Asiyalova, une Daghestanaïse de 30 ans, puis la liste de ses contacts personnels. L'analyse de son activité sur les réseaux sociaux révèle un lien entre la jeune femme et un groupement terroriste de Makhatchkala. La source du danger est connue – c'est la fin de l'enquête informatique.

Début 2015, l'équipe d'Andreï, qui compte aujourd'hui 40 personnes, a travaillé pour le championnat des sports aquatiques du Tatarstan, qui s'est tenu en juin de la même année.

À ce moment-là, les services spéciaux avaient annoncé que plus de 2 000 habitants de la région étaient partis combattre en Syrie, et que près de 200 d'entre eux devaient rentrer au Tatarstan avant l'événement sportif. Les analystes de Masalovitch ont commencé par étudier les sources de menace : groupes islamistes radicaux sur les réseaux sociaux, forums de ressortissants du Caucase du Nord, groupements terroristes internationaux... Puis, les robots de recherche ont repéré les flux d'informations relatifs à chaque mot-clé. « Les terroristes ont un vocabulaire très inventif, et les analystes sont là pour compléter les dictionnaires en temps réel », explique Andreï. Par exemple, un « boîtier » cache ainsi un

lance-grenades, un « accordéon », une kalachnikov, et un « soutif », une ceinture d'explosifs. Après avoir ratissé le web, les robots rassemblent les données récoltées en un dossier organisé par thèmes. « Je ne peux pas vous dire comment les services spéciaux ont organisé le travail de prévention par la suite afin de maintenir la sécurité tout au long de l'événement sportif, mais les choses se sont en tout cas déroulées sans heurts, et leur source d'information, c'était nous », se félicite Andreï Masalovitch.

À en croire le créateur d'Avalanche, le recrutement des futurs terroristes sur les réseaux sociaux s'effectue toujours de façon dissimulée : personne ne vous propose ouvertement de rejoindre l'État islamique. Le processus peut s'effectuer via des groupes apparemment anodins, tels « Amateurs du hidjab » ou « Nous sommes contre les USA », qui rassemblent des jeunes sensibles aux idées radicales et où les recruteurs repèrent les nouveaux arrivants. Les recruteurs peuvent ensuite inviter les jeunes filles à sortir et les jeunes hommes à s'inscrire à un club de sport, par exemple. « Ceux qui recrutent tiennent à afficher leur réussite, à proposer à leurs victimes une image attractive », explique Masalovitch, qui précise que 10 000 jeunes femmes sont actuellement, en Russie, sous l'influence des recruteurs islamistes.

« Elles sont prêtes à partir en Syrie. Mais les services les connaissent et les surveillent en permanence, ajoute-t-il, avant de conclure : Je pourrais conquérir le monde maintenant, il ne me manque que quelques milliards de dollars ! » ■

« À fleur de peau » : deux photographes françaises exposent à Moscou



Dans le cadre de la Biennale moscovite de photographie 2016, les deux photographes françaises Marie de La Ville Baugé et Laure Debrosse présentent leur travail à travers l'exposition « À fleur de peau »/« На поверхности », du 8 au 21 avril, dans le centre de Moscou.

LCDR

« À fleur de peau », c'est une histoire de peau et d'écorce. À la jonction d'une surface réversible voilant l'intérieur – exhibant l'extérieur – selon deux photosensibilités, celles de Marie de La Ville Baugé et de Laure Debrosse. À fleur de peau se lit en transparence, dans les

deux sens, selon l'axe de rotation choisi », décrit la commissaire de l'exposition, Lera Agafonova.

Artiste-photographe française vivant à Moscou depuis 2014, Laure Debrosse fait partie du collectif d'artistes russes MOS.KOOP, pour lequel elle a exposé son travail « À travers les arbres » en juin 2015. « À fleur de peau » est la suite de sa « quête des arbres » russe. Elle a choisi de travailler sur le bouleau après une longue descente de rivière à travers la taïga sibérienne. Pour la photographie, tous les arbres sont reliés entre eux, et ceux des villes sont leur lien tangible avec les humains.

Artiste française née à Paris en 1976, Marie de La Ville Baugé a grandi dans une famille de peintres et de graveurs. Après une

carrière dans l'humanitaire, qui l'a emmenée au Cambodge et au Soudan, elle s'est installée en Russie, où elle a décidé d'importer son héritage familial et de se plonger dans la peinture et la photographie. L'artiste présente ses histoires fantaisistes, ironiques ou dramatiques dans différents lieux d'exposition à Moscou, qu'elle affectionne, mais aime aussi faire voyager ses travaux à travers la province russe. ■

L'exposition « À fleur de peau »/« На поверхности » se tient à Moscou, dans l'atelier de Marie de La Ville Baugé, situé Millioutinski pereoulouk 20/2, kv. 17, du 8 au 21 avril. Ouvert du mercredi au dimanche, de 15h à 19h.

publi-reportage

LA DIMINUTION DES SORTIES DE CAPITAUX : UNE BONNE NOUVELLE POUR L'ÉCONOMIE RUSSE ?

Selon les données de la Banque centrale de Russie, les flux nets de sortie de capitaux sont en baisse significative après le pic de 2014 (le plus haut du siècle !). Les chiffres sont éloquentes : environ 60 milliards de dollars par an avant 2014, 153 milliards en 2014, 57 milliards en 2015 et 6 milliards sur janv.-fév. 2016, soit 36 milliards de dollars en tendance sur l'année. Même si le lien entre le volume des sorties de capitaux et la vie quotidienne des Russes n'est pas direct, nous voyons de multiples facteurs positifs derrière ces chiffres.

Tout d'abord, la baisse des sorties de capitaux traduit le fait que l'investissement se dirige maintenant plus vers des cibles **en Russie** que vers le remboursement de la dette extérieure. Car les sorties massives de capitaux enregistrées en 2014 et 2015 ont été largement expliquées par le remboursement de la dette extérieure par les entreprises et les banques. C'était l'effet secondaire des sanctions mises en place par les États-Unis et l'Europe. Les acteurs économiques (entreprises, banques...) ont dû rembourser leurs dettes arrivant à échéance auprès de leurs pourvoyeurs de fonds à l'étranger, sans possibilité de refinancer ces dettes hors de Russie (sanctions). Et quand les acteurs économiques sont dans l'obligation de rembourser leurs dettes, ils ont moins de disponibilités pour financer de nouveaux investissements. Donc, la forte baisse de ces « remboursements obligatoires » est une très bonne chose pour l'économie. Cela signifie des montants disponibles pour être investis en Russie. D'autre part, la baisse des sorties de capitaux traduit une plus grande **confiance** des Russes à l'égard de leur monnaie et de leur économie. Statistiquement, on voit que les achats massifs de devises étrangères – comme cela a été le cas fin 2014 – sont corrélés aux sorties de capitaux. Or, en 2015 et 2016, ces flux d'achat initiés par des particuliers ont fortement diminué.

Enfin, cette baisse est aussi le résultat des efforts de la Banque centrale pour **assainir** le système économique et prévenir les opérations frauduleuses. En effet, la partie de flux classés par la Banque centrale comme « Erreurs et Omissions » (représentatifs des flux « suspicieux » ou « frauduleux ») est en forte baisse (3,2 milliards de dollars en 2015 vs près de 10 milliards en moyenne les années précédentes). Cela signifie un système économique plus « propre ».

Donc, derrière cette forte baisse des flux de capitaux étrangers, il y a de bonnes nouvelles. Plus d'argent disponible en Russie, une confiance retrouvée, et une baisse de la corruption. Plusieurs facteurs qui, espérons-le, vont se traduire dans la vie quotidienne par ce fameux rebond économique tant attendu.

Yuri Tulinov,
Rosbank Recherche Économique
& Francois Rozycki,
Département Entreprises



SOCIETE GENERALE GROUP

Danila Tkatchenko : « J'ai voulu créer une histoire des gens après l'Apocalypse »

Rencontre avec le lauréat de World Press Photo 2014



Le photographe Danila Tkatchenko revient sur son enfance dans le vieil Arbat, sa carrière de barman dans un club de strip-tease, son trafic d'alcool dans les bars de Moscou, son exil forcé à Goa pendant un an, sa découverte de la photographie, sa chasse aux ermites... Rencontre.

Propos recueillis par JEAN-FÉLIX DE LA VILLE BAUGÉ

Le Courrier de Russie : Parlez-nous de votre enfance.
Danila Tkatchenko : Je suis né à Moscou dans un appartement communautaire du vieil Arbat. Il y avait beaucoup d'objets et je me rappelle avoir passé beaucoup de temps à les regarder... Puis, nous avons déménagé dans un quartier périphérique et j'ai passé beaucoup de temps dans la rue, avec l'alcool et les drogues. De 13 à 17 ans, j'ai séché l'école, puis, à 17 ans, je suis devenu barman dans des clubs.

« J'étais barman dans un club de strip-tease »

LCDR : Quels clubs ?
D.T. : Le premier était un club de strip-tease, j'avais 17 ans, j'avais

décidé que je devais travailler, j'ai suivi des cours de formation au métier de barman et j'ai trafiqué une copie de mon passeport. J'ai dû changer ma date de naissance car on ne m'aurait pas laissé suivre ces cours, j'étais encore mineur.

LCDR : Des cours de formation à la profession de barman ?
D.T. : Oui, il y a une association en Russie qui dispense de tels cours.

LCDR : Et le club de strip-tease, c'était intéressant ?
D.T. : C'est une expérience étrange, on avait un ou deux clients par nuit et beaucoup de danseuses qui bavardaient le plus souvent entre elles. Il y avait, oui, des histoires intéressantes.

LCDR : Comme ?
D.T. : Une fille nous a raconté que son mari avait été détenu dans un camp de travail en Sibérie et qu'elle l'avait suivi. Elle était la seule fille là-bas.

LCDR : Elle pouvait vivre avec lui dans le camp ?
D.T. : Ce n'était pas un camp fermé mais un foyer de gens qui avaient été condamnés à couper du bois en Sibérie.

LCDR : Elle a fait comme les femmes des décembristes...
D.T. : Elle s'appelait Margaux et fumait beaucoup.

LCDR : Hmm hmm... Et quand elle travaillait dans ce club, ils étaient toujours mariés ?
D.T. : Elle voulait travailler, elle s'était séparée de lui. À l'époque, le strip-tease payait très bien. Ah, je me rappelle le nom du club : Griozy (« Les rêves »).

LCDR : Vous êtes resté longtemps barman ?
D.T. : Quatre ou cinq ans. À la fin, je ne travaillais plus que les week-ends, et comme j'avais noué de nombreux contacts dans ce milieu, nous avons commencé,



Photo pour le projet *Restricted Areas* : Siège du Parti communiste dans la cité secrète Tcheliabinsk-40, absente des cartes jusqu'en 1994

avec un ami, à vendre de l'alcool contrefait. C'était de l'alcool de bonne qualité, mais pour lequel nous n'avions ni obtenu de licence, ni payé de taxes. J'avais la possibilité de m'en procurer et de le revendre, l'affaire marchait bien, j'achetais pour rien et je revendais tout.

LCDR : Quel alcool, exactement ?
D.T. : C'était un alcool de base, sans saveur mais de bonne qualité, auquel nous ajoutions des arômes de whisky, de rhum, de tequila, de cognac... Il aurait fallu être un professionnel pour sentir la différence. Je le vendais dans les bars et sur les réseaux sociaux mais NTV a sorti un reportage, et j'ai dû partir un an à Goa.

LCDR : Hmm hmm... Que disait NTV ?
D.T. : Qu'un groupe de gens faisaient commerce de cet alcool, qu'une usine le fabriquait dans les alentours de Moscou... J'avais un partenaire qui prenait beaucoup de drogues et avait été arrêté, je suis parti un an à Goa. J'avais 23 ans... peut-être 22, je ne me rappelle plus bien les dates.

LCDR : Hmm hmm... Et Goa ?
D.T. : J'allais dans les bars, les clubs, je faisais du clubbing ! J'ai rencontré par hasard une cousine

qui avait un bar là-bas, c'était drôle.

LCDR : Vous aviez de l'argent pour vivre ?
D.T. : Il ne fallait pas grand-chose, et puis j'avais gagné pas mal d'argent !

« Je pensais rester vivre à Goa »

LCDR : Et...
D.T. : Je pensais rester vivre à Goa, et puis je suis revenu à Moscou pour je ne sais plus quelle affaire et mes parents m'ont convaincu de rester. J'ai pris un appartement en colocation avec une jeune fille qui était photographe, j'ai commencé à faire de la photo, elle m'a beaucoup soutenu.

LCDR : Vous avez suivi une formation ?
D.T. : L'école de photojournalisme du journal Izvestia.

LCDR : Avant cela, vous n'aviez jamais pensé à la photographie ?
D.T. : J'y avais pensé quand j'étais plus jeune, mon père est un personnage intéressant qui pratique la méditation. Une fois, nous sommes allés en Inde, j'avais pris des photos avec lui, ça m'avait plu.

LCDR : À quel âge ?
D.T. : Je ne me souviens plus, je vous ai dit : les dates...

LCDR : Hmm hmm... Comment s'est développée ensuite votre carrière photographique ?
D.T. : Il y avait de très bons enseignants dans cette école, qui m'ont remarqué tout de suite. Mais je suis maximaliste et, à la sortie, on m'a proposé un poste de photographe à *Moscou Soir* et j'ai essayé d'être photojournaliste mais je n'aimais pas trop. Je devenais un instrument dans les mains du rédacteur en chef, un détail du système même s'il y avait le côté positif du salaire, du matériel... J'ai postulé à l'école Rodtchenko et j'ai été accepté. Le rédacteur en chef m'a demandé : « L'école ou le journal ? ». Ce sont des choses différentes qui se contredisent souvent, j'ai réfléchi et j'ai choisi l'école, j'ai senti que ça m'intéressait.

« À 13 ans, j'ai passé un mois seul dans une forêt dans l'Altai »

LCDR : Comment se passe la formation à Rodtchenko ?
D.T. : C'est plus une école d'art



Photo pour le projet *Pobeg* (« Évasion »)



Photo pour le projet Pobeg (« Évasion »)

contemporain que de photo. Les six premiers mois, j'avais du mal parce que j'avais déjà l'habitude du reportage, la conscience du reporter et je ne savais pas quoi faire d'autre de la photo ; puis, j'ai compris que la photo est un médium, un moyen de transmettre et j'ai décidé de choisir un sujet : l'érémisme, les gens qui quittent la civilisation... Mon père m'avait amené dans l'Altaï quand j'avais 13 ans, et j'ai vécu seul dans la forêt pendant un mois.

LCDR : *Hmm hmm...*
D.T. : Quand tu vis seul pendant un mois, tout change, tu te demandes si c'est la société qui t'a fait tel que tu es, jusqu'à quel point elle t'influence... Ce voyage avait été une expérience forte et, pendant mes études, j'ai décidé de revenir à ces questions. Cette expérience m'avait beaucoup changé, et je me suis dit que ce serait intéressant de voir d'autres gens qui vivent hors de la société.

LCDR : *Quels types d'ermes avez-vous rencontrés ?*
D.T. : J'ai vu des familles qui vivaient isolées, un type qui vivait seul dans la région de Riazan depuis huit ans déjà... J'ai constaté que, dans une famille, il y a des règles, des rôles sociaux, alors que, pour celui qui vit seul, il n'y a plus tout ça. Cela m'a semblé le plus intéressant et j'ai cherché ce type de gens.

LCDR : *Comment se sont passées vos recherches ?*
D.T. : Elles m'ont pris beaucoup de temps. J'ai pris une carte de la Russie, j'ai cherché dans les petits médias locaux des mentions de ce type de gens, contacté les départements de protection des forêts, passé des appels pendant des mois, puis commencé à dessiner une carte avec des lieux possibles d'ermitages, j'ai aussi cherché des informations sur Internet, sur les forums... Ensuite, j'ai commencé à aller voir. À l'époque, je n'avais pas de voiture, parfois j'y allais avec des amis, j'essayais de visiter

plusieurs endroits en un seul voyage, je suis allé en Sibérie, en Ukraine...

LCDR : *Comment trouver les lieux précis ?*
D.T. : D'abord, je trouvais des informations sur l'existence de ces gens, puis j'essayais de définir une localité la plus proche possible d'où ils se trouvaient. J'allais ensuite dans ces villages mais, parfois, même les habitants n'étaient pas au courant, et il fallait donc que je retrouve la source de l'information sur ces ermites. Quand je la trouvais, cette source, cette personne qui connaissait l'endroit, c'était facile : je n'avais même pas besoin de GPS. J'ai trouvé certains de ces gens et j'ai pris des photos pendant un an. Puis, j'ai tout perdu dans le métro, j'ai dû tout refaire et cela a été utile, car j'ai pu réfléchir.

« Je suis influencé par le cinéaste français Robert Bresson »

LCDR : *Utile en quoi ?*
D.T. : Je suis influencé par de nombreux films et notamment par le cinéaste français Robert Bresson, il m'a appris à ne pas tout montrer en même temps et que les détails font travailler l'imagination. Si, la première fois, j'avais pris des photos de tout, la deuxième, je ne prenais qu'un détail d'une maison, par exemple.

LCDR : *Qu'est-ce qui vous a le plus marqué, chez ces ermites ?*
D.T. : Les gens, après 10 ou 15 ans passés seuls... J'avais l'impression qu'ils avaient dû oublier comment communiquer. Ils ne savaient plus communiquer, n'entretenaient plus de dialogues.

LCDR : *Et entre eux, avez-vous noté des différences ?*
D.T. : J'en ai rencontré peut-être 25 mais, dans le livre de photos que j'ai publié sur eux, je n'en ai que neuf. Ils sont très différents. L'un refusait de communiquer, un autre, qui était très religieux,



Photo pour le projet Pobeg (« Évasion »)

refusait de parler avec moi et me répondait sur un petit bout de papier. Dans la région de Valdaï, un docteur en sciences biologiques cultivait une sorte de ginseng, il avait perdu la vue mais était autonome et intelligent, il récitait par cœur des poèmes de Tsvetaïeva. Il y avait aussi des vieux-croyants partis vivre en marge de la société, des écolos qui ne voulaient plus habiter en ville, des délinquants qui fuyaient les forces de l'ordre...

LCDR : *Vous êtes-vous senti en danger, avec certains ?*
D.T. : Le danger venait plutôt des situations dans lesquelles je me retrouvais : j'allais souvent seul, la nuit, dans des endroits perdus, loin de toute habitation... Mais je dois dire que beaucoup de gens m'ont aidé. Dans chaque maison, j'étais accueilli, nourri. Dans la région de Iaroslavl, un ermite a eu peur, il a pensé que j'avais été envoyé chez lui par l'Église orthodoxe, il m'a dit : « Je peux te couper la tête ici et il ne m'arrivera rien. » Étonnamment, je n'ai pas eu peur.

LCDR : *Pourquoi l'Église ?*
D.T. : Il avait une manie, il croyait être poursuivi par les autorités religieuses russes. C'était bizarre, je ne ressemble pourtant pas à un type de l'Église orthodoxe...

LCDR : *Êtes-vous personnellement attiré par l'érémisme, ça vous tente ?*
D.T. : Je trouve ça intéressant. Pour moi, c'était une expérience de retrait de mon identité, une tentative de s'affranchir de la contrainte culturelle. Ça me tente, oui, mais pas tout de suite, peut-être jamais... Mais on peut aussi faire cette expérience dans une grande ville.

LCDR : *Peut-on réellement s'affranchir de la contrainte culturelle ?*
D.T. : Il est évidemment impossible de l'effacer complètement,

mais les ermites que j'ai rencontrés sont parvenus à vivre en harmonie avec la nature, et ça m'a beaucoup impressionné.

LCDR : *Parlez-nous de votre autre projet, Restricted Areas.*
D.T. : Tout a commencé avec ma grand-mère, qui vit à Oziorsk, cité fermée de l'Oural, dans la région de Tcheliabinsk. La ville est d'ailleurs toujours fermée et il est toujours compliqué de s'y rendre. Il y a eu une explosion en 1957, une catastrophe comparable à celle de Tchernobyl mais pas médiatisée, tout le coin est toujours pollué par les radiations. J'étais intrigué par la façon dont les gens vivent dans une ville fermée et, puisque j'y avais une parente, je pouvais m'y rendre. Ma grand-mère m'a fait un laissez-passer. J'ai pris beaucoup de photos mais elles n'étaient pas intéressantes, ça ressemblait à n'importe quelle ville. De retour à Moscou, j'ai cherché d'autres villes, d'autres territoires qui pouvaient témoigner du développement industriel du pays et je suis arrivé à un pessimisme sur le conflit entre l'homme et le progrès.

« Le seul élément naturel était la neige »

LCDR : *C'est-à-dire ?*
D.T. : Le progrès est très utopique, le progrès historique est capable de détruire l'homme, il est à l'origine de tant de blessures et de victimes, le mari de ma grand-mère est mort à la suite de cette explosion de 1957. J'ai voulu créer une histoire des gens après l'Apocalypse, montrer ce qui peut rester de la population humaine, j'ai continué à prendre des photos pendant un an mais des photos où le seul élément naturel était la neige, uniquement un site industriel abandonné et toute cette neige froide. Cette image froide reflétait pour moi le monde post-apocalyptique. ■



Photo pour le projet Restricted Areas : Avion amphibie VVA14



Photo pour le projet Restricted Areas : Cité fermée où l'URSS produisait des moteurs de fusées

publicité

PETITES ANNONCES

HORAIRE DE CULTE
MESSE CATHOLIQUE EN FRANÇAIS :
- Samedi à 18h
- Dimanche à 10h30
Lieu : Église Saint Louis des Français, 12 oulitsa Malaia Loubianka
Métro : Kitaï Gorod ou Loubianka
eglise.ru
CULTE PROTESTANT EN FRANÇAIS :
- Dimanche à 11h30
Lieu : petite chapelle Starosadski per. 7/10
Métro : Kitaï Gorod

GDE SOBAKA ZARYTA? (OÙ GÎT LE LIÈVRE ?)
Vous utilisez ces expressions ?
En russe aussi ?!
Sinon, écoutez le podcast
« Native Speaker - Russian Language »
sur iTunes (iPhone) ou
PodcastRepublic (Android) !

CCI FRANCE RUSSIE
CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE FRANCO-RUSSE

15 AVRIL 2016
09h30, MOSCOU
HÔTEL MARRIOTT NOVYI ARBAT

CONFÉRENCE RESPONSABILITÉ SOCIALE DES ENTREPRISES : EXPÉRIENCE DES SOCIÉTÉS INTERNATIONALES EN RUSSIE

moncontact@ccifr.ru
+7 495 721 38 28
www.ccifr.ru

publicité

MAXIMISEZ VOTRE VISIBILITÉ

7^E ÉDITION
Date de publication : **10.06.2016**

RUSSIE-FRANCE
À L'OCCASION DU FORUM ÉCONOMIQUE INTERNATIONAL DE SAINT-PÉTERSBOURG DU 16 AU 18 JUIN

- 125 000 exemplaires en 3 langues : français, anglais, russe
- En partenariat avec les journaux *The Moscow Times*, *Vedomosti* et *Le Courrier de Russie*
- Distribution lors du Forum économique international de Saint-Petersbourg

DATE LIMITE DE RÉSERVATION D'ESPACES PUBLICITAIRES : LE 29 AVRIL 2016

POUR TOUTE QUESTION, MERCI D'ÉCRIRE À L'ADRESSE SUIVANTE : yulia.shapolova@ccifr.ru

EN COLLABORATION AVEC :

CCI FRANCE RUSSIE
CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE FRANCO-RUSSE

publicité

« Les Caucasiennes ne se sont jamais senties aussi peu libres qu’aujourd’hui »

Quelle est la situation des femmes dans le Caucase du Nord ? Irina Kosterina, chercheuse auprès de la Fondation Heinrich Böll à Moscou, a parcouru la région de long en large, deux ans durant, à la rencontre de ses habitantes. Elle aborde les résultats de ses recherches, qu’elle vient de publier, dans un entretien pour le portail en ligne Daptar.ru.

Propos recueillis par KSENIA BABITCH, Daptar.ru
Traduit par MAÏLIS DESTREE

Daptar.ru : Vous avez étudié la situation des femmes en Tchétchénie, en Ingouchie, en Kabardino-Balkarie et au Daghestan. Comment s’est déroulée la collecte des données et quelles difficultés avez-vous rencontrées ?

Irina Kosterina : Le plus difficile a été de convaincre les femmes de remplir nos questionnaires et de donner des interviews sur dictaphone. Bien entendu, nous leur garantissons anonymat et protection. Mais beaucoup avaient tout de même peur. Elles pensaient que si elles parlaient ouvertement de la violence dont elles sont victimes, leurs propos seraient utilisés contre elles, qu’elles risquaient d’être jugées, insultées, voire assassinées. Il est arrivé que des femmes nous racontent leur vie pendant 40 minutes, puis nous demandent d’effacer l’enregistrement. Mais nous sommes parvenus à les rassurer : par exemple, en installant des urnes dans lesquelles elles pouvaient déposer leurs réponses aux questionnaires et les mélanger directement aux autres.

Daptar.ru : Dans le Nord-Caucase, on place les valeurs morales au-dessus de la vie humaine. Mais que recouvre ce terme lui-même ? Les résultats de vos recherches permettent-ils de mieux le comprendre ?

I.K. : Les « valeurs morales » sont une notion très complexe. La morale n’est pas toujours liée à l’éthique de l’islam. Il existe des représentations plus générales, plus larges ou plus anciennes. Concernant l’« honneur » de la femme caucasienne, par exemple : cette dernière doit être réservée, s’habiller modestement, écouter et obéir aux aînés et aux hommes de sa famille.

Dans le Caucase, on considère majoritairement qu’une femme qui agit de manière « amoral » peut être tuée par un homme de sa famille. Cette pratique est justifiée par la coutume. Dans le même temps, aujourd’hui, on a tendance à rejeter toute la faute sur le droit coutumier, en tant que porteur de traditions historiques profondément enracinées. Mais l’étude des sources ethnographiques révèle que les Caucasiennes ne se sont jamais senties aussi peu libres qu’aujourd’hui. En tant que sociologue, je lie ce constat au fait qu’après la chute de l’URSS et les deux guerres de Tchétchénie, les sociétés caucasiennes ont dû se rebâtir un ordre intérieur. La population a écrit ses propres règles. Par exemple, après un divorce, les enfants restent



Femmes tchétchènes aujourd’hui

avec le père, et la mère doit quitter le domicile familial. Et étant donné que beaucoup de mariages, dans le Caucase, sont uniquement religieux et n’existent pas au regard de la loi, les femmes ne peuvent pas se plaindre devant la justice. En pratique, la femme n’a des chances de récupérer ses enfants qu’à condition d’appartenir à un clan puissant. Autre exemple : après le mariage, beaucoup de femmes vont vivre chez leur époux, où habitent déjà leur belle-mère et d’autres parents. Elles débarquent dans cette famille étrangère à 19 ans, n’y ont aucun droit et sont traitées comme des servantes.

Certains récits ont l’air tout droit sortis du Moyen-Âge : une jeune femme nous a confié qu’elle se lève tous les jours à 5h du matin pour abreuver les vaches, puis prépare le petit-déjeuner pour toute la famille, conduit les enfants à l’école, prépare le repas, fait la vaisselle et doit rester debout tant que les aînés n’ont pas fini de manger. Le soir, elle nettoie les chaussures de tout le monde et se couche la dernière. Notre étude révèle encore que, la plupart du temps, le véritable tyran de la famille n’est pas le mari mais la belle-mère. Mais il arrive aussi fréquemment que les hommes frappent leur femme. De nos jours, les divorces chez les jeunes sont très fréquents dans le Caucase.

« En l’absence de règles justes, les jeunes filles cherchent un refuge dans la religion »

Daptar.ru : Si les femmes avaient davantage l’occasion de recevoir une éducation de qualité et de voyager, vivraient-elles différemment, selon vous ?

I.K. : L’horizon des possibilités est effectivement très limité pour les femmes du Caucase. Aucune ne s’imagine pouvoir vivre une autre vie. Par ailleurs, même si une femme pouvait aller en Europe, il lui serait impossible de

reproduire l’expérience chez elle à son retour, d’y vivre « à l’européenne ». Personne ne la laisserait faire : avant le mariage, la femme obéit à son père et ses frères, qui surveillent tous ses mouvements et ses échanges sur les réseaux sociaux ; une fois mariée, c’est son époux qui prend la relève. J’ai été frappée de voir mes collègues, en Tchétchénie, des femmes célibataires de 40 ans, recevoir toutes les 20 minutes des appels de leurs frères, qui leur demandaient ce qu’elles faisaient, où et avec qui. En l’absence de règles justes et compréhensibles par tous, les jeunes filles cherchent un refuge dans la religion.

Daptar.ru : S’agit-il d’un patriarcat classique ?

I.K. : Non. En pratique, beaucoup de Caucasiennes gagnent plus d’argent que leur mari. Mais personne n’en tient compte : gagner ta vie ne t’empêche pas de nettoyer les chaussures de toute ta famille. Avec la modernisation soviétique, la femme s’est affranchie et est devenue l’égale de l’homme du point de vue économique. Mais cette liberté ne s’est pas étendue aux autres sphères. Le fait qu’une femme soit une spécialiste respectée ne modifie que très peu l’attitude des hommes à son égard, l’influence qu’ils ont sur elle. Lors de nos entretiens, même des femmes très âgées ont confié demander encore la permission de leur mari pour sortir le soir. Et quand vous leur demandez si cette situation leur convient, toutes répondent qu’elles « sont habituées » et que cela ne les révolte pas.

Daptar.ru : Voulez-vous dire que c’est la jeune génération qui cherche refuge dans les valeurs traditionnelles ?

I.K. : Oui. Comme je l’ai dit, en l’absence de règles justes et claires, les jeunes femmes cherchent une protection et des réponses dans la religion. Elles portent le hidjab et veulent recevoir une éducation religieuse, souvent contre la volonté de leurs

parents. Les femmes cherchent dans la religion un soutien, des repères sur lesquels s’appuyer. Face à toute l’injustice qui règne dans le Nord-Caucase, elles comprennent que l’État ne les protège pas, que, dans la lutte incessante qui fait rage entre les clans, c’est la loi du plus fort qui prédomine. Beaucoup de jeunes filles caucasiennes ont l’impression que la religion est le seul salut possible.

« La Tchétchénie affiche le pourcentage le plus élevé de victimes de violence domestique »

Daptar.ru : Vous indiquez que ce sont les femmes ingouches qui vous ont parlé le plus facilement de violence domestique. Mais quelle est la situation dans les autres républiques ?

I.K. : C’est la Tchétchénie qui affiche le pourcentage le plus élevé de victimes de violence domestique. C’est là que les femmes sont le plus souvent opprimées, battues ou violées. Le pourcentage est un peu plus faible dans les autres républiques. Et effectivement, ce sont les Ingouches qui ont fait le plus preuve d’ouverture et de liberté dans leurs réponses à ce sujet. En Kabardino-Balkarie, les femmes sont effrayées, elles estiment qu’il est indécent et honteux de parler de ces choses.

Daptar.ru : Comment améliorer la place des femmes dans la société ?

I.K. : Il est extrêmement difficile d’expliquer aux gens que les mythes et les illusions qui les entourent, qui les ont forgés, sont dangereux. La plupart véhiculent eux-mêmes ces préjugés. Il y a des associations de femmes qui effectuent un travail de sensibilisation : elles discutent avec les autres femmes, leur parlent des lois, des moyens qu’elles ont de se défendre. Mais il s’agit d’un travail de très longue haleine. Vous savez, même dans les écoles, certains enseignants estiment que les « crimes d’honneur » sont justes et n’hésitent pas à le dire à leurs élèves ! ■



VOTRE CALENDRIER DE VISITES À MOSCOU avec TSAR VOYAGES AVRIL 2016

18 LUN	Tour de ville panoramique
19 MAR	Musée des Beaux-Arts Pouchkine
20 MER	Kremlin et Palais des Armures
21 JEU	Galerie Tretiakov
22 VEN	Musée de la vodka avec dégustation
23 SAM	Domaine Kolomenskoïe

Pour plus d'informations concernant les voyages en Russie et les questions de visa, contactez-nous :
admin@tsarvoyages.com OU +01 75 43 96 90
TSAR VOYAGES Moscou, 10/1 Miloutinski pereoulouk



GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère des Affaires étrangères

L'AMBASSADE DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG À MOSCOU

Recrute

1 AGENT(E) ADMINISTRATIF(E) TRILINGUE (FRANÇAIS, ANGLAIS, RUSSE) SUR BASE D'UN CONTRAT À DURÉE INDÉTERMINÉE

Qualifications requises des candidats :

- Diplôme de l’enseignement supérieur en économie, relations internationales, droit ou langues étrangères appliquées
- Excellente maîtrise orale et écrite des langues française, anglaise et russe, et des outils informatiques
- Excellente capacité d’expression orale et écrite et de communication

Missions :

- Réception et gestion des appels et du courrier
- Préparation et suivi des agendas
- Organisation de déplacements
- Organisation d’événements dans le cadre des activités de l’Ambassade
- Traductions
- Constitution, mise à jour des dossiers

Conditions d’engagement :

- Rémunération compétitive
- Assurance maladie privée

Les candidatures accompagnées d’un curriculum vitae, d’une lettre de motivation en français, d’une copie des diplômes et d’une photo d’identité sont à adresser à l’adresse suivante :
Moscou.Amb@mae.etat.lu

Ses ailes de géant l’empêchent de marcher, ou cinq inventions russes rendues à César

Notre époque aime dater et personnifier les inventions, parce que les chronologies et les figures nous rassurent, plus compréhensibles à nos pauvres esprits bornés. En réalité, les inventions scientifiques surgissent souvent à la même période à plusieurs endroits du globe, sont le fait de plusieurs chercheurs pas nécessairement en lien les uns avec les autres. Le génie créatif semble relever de l’*air du temps* ; c’est un souffle, comme venu d’en haut, dont les esprits brillants sont au mieux les dépositaires éphémères, jamais les auteurs, encore moins les propriétaires. Pourtant, s’il faut des dates et des personnes, prêtons-nous au jeu. Il se trouve que l’histoire russe regorge d’inventeurs de tout poil, de génies ayant tout sacrifié à leur quête, leur *idée*. Mais le vaste pays est piètre vendeur, désespérément nul en *marketing* – et n’a jamais tellement su *exploiter* ses trouvailles. Les cas d’inventions russes brevetées et commercialisées par des ingénieurs étrangers, voire tombées dans l’oubli pour des décennies sont légion. *Le Courrier de Russie* vous a déniché cinq cas d’école.

JULIA BREEN

POUR UN OUBLIÉ

FEDOR PIROTSKI : LE TRAMWAY ÉLECTRIQUE

Fedor Pirotski incarne sans pareil cet éternel paradoxe d’une Russie qui excelle dans la pensée théorique mais n’est pas foutue de vendre ses idées. Pirotski, serviteur loyal de l’armée impériale, n’a jamais cessé de rêver d’électricité, enchaînant les articles théoriques et expériences visionnaires. C’est en 1875 qu’il fait exploser son génie, installant sur des rails de chemin de fer un wagon équipé d’un moteur électrique et d’un réducteur entraînant les roues. Pourtant, si la presse d’alors s’est extasiée sur la découverte, les autorités de la capitale ont haussé les épaules et refusé de débloquent des fonds pour poursuivre l’expérience. C’était sans compter sur le regard aiguisé de l’ingénieur Carl Siemens, Allemand rusé et plein de relations haut placées, qui exécutait alors un juteux contrat pour la création du réseau télégraphique russe. Dès 1881, l’entreprise des frères Siemens produisait des wagons électriques rappelant étrangement l’invention du soldat-ingénieur Pirotski. Et un an plus tard, l’Empire russe achetait à ces Allemands, à prix d’or, ses premiers *tramways*. Pirotski, de son côté, à force de harceler ses chefs avec ses recherches, a été remercié et doté d’une maigre pension. Il est mort en 1898 dans la région de Kherson, actuelle Ukraine, seul et anonyme, le peu qu’il possédait devant être vendu aux enchères pour payer son enterrement.



TASS

POUR UN CONSTANT

VLADIMIR ZVORYKINE : LA TÉLÉVISION

Vladimir Zvorykine est un persévérant, un qui a pressenti avec une rare acuité l’avenir de son présent et, au nom de la tâche dont il se savait investi, s’est toujours poliment contrefiché de toutes les contraintes de circonstance. Fils d’un marchand aisé de Mourom, l’ingénieur fait les premières expériences qui le conduiront à inventer la télévision moderne dès l’université, à Saint-Petersbourg, dans les années 1910. Il participe à la Première Guerre mondiale puis s’engage auprès des armées blanches dans la guerre civile contraint et forcé – la période le persuadant d’émigrer aux États-Unis pour enfin travailler, en s’engageant chez Westinghouse Electric, à Pittsburgh, en 1921. Zvorykine y est d’abord prié par sa direction de s’occuper de travaux « plus sérieux » – et plus immédiatement rentables – que ses recherches sur la transmission de l’image à distance. C’est un autre émigré de l’Empire russe, David Sarnoff, président de la Radio Corporation of America, qui investira finalement les moyens nécessaires à la transformation de cette idée folle en réalité concrète, bientôt massive.

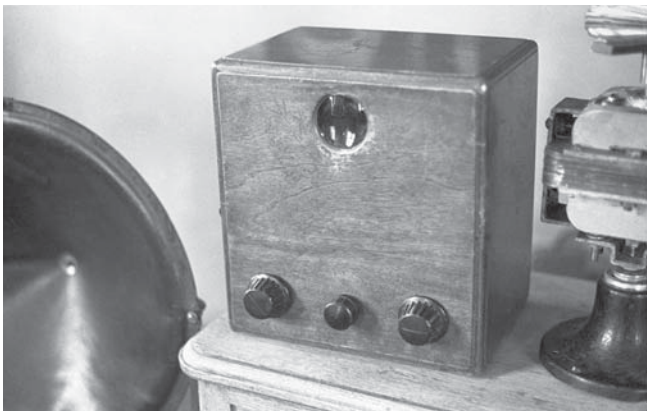
POUR UN DOMESTIQUE

IOSSIF TIMTCHENKO : LE CINÉMA



TASS

Le fils de serf Iossif Timtchenko, né en 1852 dans l’actuelle Ukraine, a travaillé sans relâche à exaucer ses rêves. Après des études de mécanique à Kharkov, Iossif décide, avec une poignée d’amis, de partir en Océanie, inspiré par les fabuleux voyages de l’ethnologue-aventurier Mikloukho-Maklaï. Si cette conquête du monde s’arrête au bord de la mer Noire, à Odessa, Timtchenko y décroche sa lune à lui – le poste de mécanicien en chef des laboratoires scientifiques de l’université de la ville. Il y donnera tranquillement libre cours à son génie, entouré de sa femme et de leurs huit enfants, jusqu’à sa belle mort en 1924. C’est là que Iossif créera en 1892, à la demande d’un professeur, un mécanisme « en escargot » capable de faire défiler à vitesse régulière des images éclairées au stroboscope. Un an plus tard, les Odessites étaient invités à venir contempler la première « exposition de photographies vivantes » au monde. Ainsi le cinéma – car c’était lui – doit-il sa création à un petit fils de serf de l’Empire russe et non aux célèbres Louis et Auguste Lumière, qui ne montrèrent leur premier film au public que deux ans plus tard. Les deux frères français sont incontestablement les premiers, en revanche, à avoir commercialisé leur « invention ».

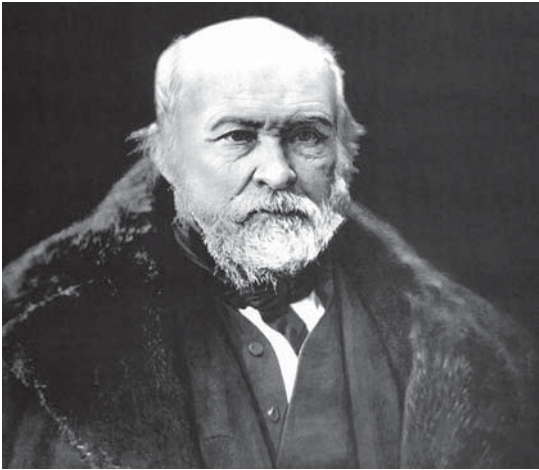


Valentin Kounov / TASS

Et – ironie du sort – le TK-1, premier téléviseur soviétique, est produit à la fin des années 1930 sous une licence achetée à la RCA : une copie de l’invention de l’exilé Zvorykine. L’ingénieur, sans jamais avoir réussi à se débarrasser du fort accent russe qui rendait son anglais à peine compréhensible, s’est éteint à l’hôpital de Princeton, en 1982.

POUR UN PIONNIER

NIKOLAÏ PIROGOV : L’ANESTHÉSIE ET LE PLÂTRE



Nikolai Pirogov, né en 1810 à Moscou, d’un père officier et d’une mère issue d’une vieille dynastie de marchands, est de la race des fous de travail, chercheurs passionnés, humbles et braves. Dès ses études de médecine, il se distingue en chirurgie et s’oriente rapidement vers la médecine militaire. Pirogov est un concret, un expérimentateur, il essaie ses techniques novatrices sur tout ce qui bouge et respire – les chiens, les veaux, jusqu’à lui-même et ses assistants. Pour pratiquer et servir, il arpente les zones de combat, et les plus brûlantes : le Caucase dans les années 1840, la Crimée dès 1853. Le docteur Pirogov met au point un masque permettant de doser l’éther donné à respirer au patient avant d’inventer la technique même de l’anesthésie intraveineuse ; il est le premier, dans l’histoire de la médecine, à opérer directement sur le champ de bataille. C’est aussi le premier à utiliser le plâtre en médecine, inspiré par une visite à l’atelier du sculpteur Stepanov. Après la chute de Sébastopol, pour avoir honnêtement rapporté au tsar ce qu’il pensait du piètre commandement du prince Menchikov, Pirogov est poliment écarté de l’Académie de chirurgie militaire, envoyé donner des cours dans les provinces reculées de Kiev et Odessa, puis jusqu’en Allemagne. Il meurt en novembre 1881, dans l’actuelle ville ukrainienne de Vinnitsa, d’un cancer de la mâchoire, consignnant soigneusement lui-même, jusqu’aux derniers instants, l’évolution de sa maladie.

POUR UN POSSIBLE

SERGUEÏ PROKOUDINE-GORSKI : LA PHOTOGRAPHIE EN COULEURS



Sergueï Prokoudine-Gorski, né en 1863 dans la province de Vladimir, fils d’un officier en retraite ayant servi dans le Caucase, fut à la fois un amoureux passionné de son pays et un scientifique férù de progrès ; aux antipodes de la noblesse mondaine superficielle qui méprisait la Russie, il était de ceux sur qui auraient pu s’appuyer une révolution bourgeoise, des réformes sans violence. Chimiste de formation, élève de Mendeleïev, Prokoudine-Gorski se lance dès la fin du XIX^e siècle dans le grand projet de « photographier les pluies d’étoiles ». Vers 1900, doté d’un appareil nécessitant une exposition beaucoup moins longue que ses analogues de par le monde, il effectue plusieurs voyages à travers la Russie, dans un wagon-laboratoire fourni par le tsar, et en rapporte des négatifs fixant le quotidien des peuples et régions du vaste empire. Par ces clichés, Prokoudine-Gorski voulait montrer à la jeunesse russe, qui risquait « de les oublier », toutes les beautés de son pays – « tel qu’il est ». Mais la tourmente des premières années du XX^e siècle a eu raison de cet idéaliste de terrain, de ce dernier des patriotes libéraux : s’il a essayé un temps de collaborer avec les bolchéviques, la nouvelle de l’exécution de la famille impériale l’a définitivement persuadé d’émigrer. En France, Sergueï Prokoudine-Gorski a enseigné la photographie, travaillé notamment avec les frères Lumière. Mort à Paris en 1944, quelques semaines après la Libération, il est enterré à Sainte-Geneviève-des-Bois.

Vincent Moon et ses Carnets de Russie

Le réalisateur français Vincent Moon a eu deux vies. Dans la première, il a filmé les grands noms du rock indépendant planétaire, tels REM, Arcade Fire, Beirut ou The National. Dans la seconde, il a voyagé – et voyage – à travers le monde, à l'écoute des cultures qui le peuplent. En 2011, une de ses virées l'a conduit en Russie. Il en est revenu avec une trentaine de vidéos, dont près de la moitié consacrées aux musiques traditionnelles du Caucase russe. Une expérience que Vincent compte bien réitérer dans un avenir proche. *Le Courrier de Russie* a sauté sur l'occasion pour s'entretenir avec lui.

Propos recueillis par THOMAS GRAS

Le Courrier de Russie : Dans une de tes très rares interviews en français, accordée en 2013, tu as dit que la Russie avait été l'un de tes plus beaux voyages...

Vincent Moon : Cela fait longtemps, mais je garde effectivement de ce pays un souvenir de rencontres incroyables. Il y a une telle puissance humaine qui se dégage de la Russie ! C'est ce qui m'a vraiment marqué dans cette fameuse « âme russe », dont on a tant parlé. La relation humaine est réellement honnête. C'est un rapport frontal, très direct, qui m'est proche. Les Russes disent ce qu'ils pensent ou ressentent sans y aller par quatre chemins.

LCDR : Qu'est-ce qui t'a amené en Russie ?

V.M. : Un jour, j'ai reçu un e-mail très touchant d'une certaine Elena Sakhnova, originaire de Voronej, qui me disait qu'elle regardait mes films avec sa fille et qu'elle aimerait beaucoup que je tourne en Russie. Je lui ai demandé de m'organiser le voyage. Et elle a tout fait pour me faire venir : organisation, collecte de fonds... Puis, tout s'est enchaîné très rapidement, et je me suis retrouvé dans un bus pour Naltchik, la capitale de la république caucasienne de Kabardino-Balkarie et la première étape, me concernant, d'un voyage bouleversant de trois mois en Russie.

LCDR : Naltchik ?

V.M. : J'y ai rejoint un contact, Boulat Khalilov, avec qui j'ai traversé la région avant de remonter vers le nord de la Russie. Par la suite, il a créé son propre label : Ored Recordings. Ton étonnement



Archives personnelles

me rappelle d'ailleurs celui d'un passager, dans le bus, alors que j'arrivais d'Ukraine. Quand je lui ai dit où j'allais, il m'a dit : « Mais t'es complètement taré ! », en tirant une tronche incroyable...

« Je n'aime pas me renseigner avant mes voyages »

LCDR : Que savais-tu du Caucase, avant d'arriver ?

V.M. : Presque rien. Je n'aime pas me renseigner avant mes voyages. Ce n'est pas dans mon intérêt. Je ne veux pas avoir d'a priori sur les pays ou les régions. Je trouve seulement quelques contacts, sur place, pour me guider. Je vis et filme l'instant. Rien n'est organisé à l'avance.

LCDR : Tu as parcouru la Kabardino-Balkarie à l'écoute des Tcherkesses, enregistré des cérémonies soufies en Tchétchénie, suivi un conteur de Jangar (épopée traditionnelle) en Kalmoukie, tourné en Adygüe, en Ossétie du Nord, en Abkhazie, au Daghestan, en Karatchaïévo-Tcherkessie... Que peux-tu dire du Caucase russe ?

V.M. : Ça a été très fort, vraiment bouleversant. Toute la région du Nord-Caucase m'a réellement fasciné, d'autant que très peu d'enregistrements musicaux y avaient été réalisés jusqu'alors. Une grande découverte. Un grand voyage. Vraiment. C'est difficile de placer un tournage – une histoire – au-dessus d'un autre. J'ai adoré la Tchétchénie. C'était tellement puissant,

tellement... *waouh* ! J'y ai découvert une culture très forte, mais aussi une situation plus compliquée que dans les territoires voisins : on sent que le pouvoir tient la région d'une poigne de fer. Je rêve aussi de retourner au Daghestan, un lieu merveilleux, très grand, qui nécessite du temps pour l'explorer. Puis, les Daghestanais sont complètement tarés, j'adore ! (Rires)

LCDR : Les gens se sont-ils facilement ouverts ?

V.M. : En nous voyant débarquer, ils hallucinaient, genre « qu'est-ce que tu fais ici, toi ? ». Mais une fois le contact établi, j'étais reçu comme un prince. Ce sont des gens d'une grande générosité et ils étaient extrêmement fiers qu'un petit gars français s'intéresse à leur culture.

LCDR : Et à une région souffrant d'une si mauvaise réputation ?

V.M. : À Grozny, un chauffeur de taxi m'a demandé ce que j'étais venu faire là : « Tu es journaliste ? Tu vas enquêter sur quels problèmes ? », m'a-t-il lancé. C'est à la fois intéressant et effrayant de voir à quel point la médiatisation du monde s'appuie sur le spectaculaire et le violent pour former une opinion publique. On ne montre aux gens que les côtés de l'énergie sombre du monde. Moi, à l'inverse, j'ai toujours été passionné par une autre vision, par le côté de la lumière, que je m'obstine à attraper, tirer et présenter dans mes films.

Si l'on n'enregistre le monde et la société qu'à travers le malheur et les guerres, on va vraiment faire de cette planète un lieu d'une tristesse infinie.

« Toute mise en boîte est une petite mort »

LCDR : Essaies-tu de faire passer un message à travers tes vidéos ?

V.M. : Je ne transmets aucun message, je ne veux pas faire la leçon à quiconque. Je ne suis ni un anthropologue, ni un archiviste. J'estime que toute mise en boîte est une petite mort. J'aime simplement me tenir sur une ligne très fragile, qui est de dire : « Ceci a été, ceci n'est plus. Ceci a existé tel que vous le voyez au moment où j'y étais, mais ceci a déjà changé, évolué. » Je ne cherche pas à aller dans une région avec mes gros sabots pour enregistrer des chants traditionnels et dire : « Voilà ce que sont les chants polyphoniques du Caucase. » Je veux juste célébrer ces cultures et ces gens. Aller les voir, passer du temps avec eux et leur donner ensuite un beau film, dont ils pourront être fiers. Je pense qu'il est important que nos petits-enfants sachent qu'il n'y a pas eu que la guerre, avant eux, ici ou là. D'où la nécessité, selon moi, de travailler la beauté.

LCDR : Penses-tu que les cultures traditionnelles du Caucase sont en danger ?

V.M. : Je n'aime pas tomber dans la

dramatisation. J'ai toujours pensé que rien ne disparaissait, que tout se modifiait, se transformait. Ce n'est ni bien, ni mal. Il faut simplement savoir accompagner ce mouvement, c'est une forme d'équilibre assez difficile à trouver. Je me suis souvent posé la question du bienfait de mes enregistrements, notamment ceux faits en Russie. Pour-quoi sont-ils importants ? Le sont-ils, même ? Si tu te dis que oui, si tu trouves des réponses, il faut continuer. Sinon, il faut probablement faire autre chose. C'est cette réflexion qui m'a fait arrêter mon ancienne activité, quand je filmais des groupes rock et pop. La nécessité de les enregistrer s'est soudain effondrée pour moi. J'ai pensé qu'il y avait des choses beaucoup plus importantes à faire, notamment se rapprocher de musiques plus localisées, qui appartiennent à des histoires d'une richesse bien plus grande, notamment parce qu'elles ne touchent pas à l'ego.

LCDR : Tu prépares un nouveau voyage en Russie... Peux-tu nous en dire plus ?

V.M. : Non ! (Rires) Je sais simplement que je veux y retourner bientôt et aller dans d'autres régions, plus intérieures, comme la république des Maris ou la Tchouvachie, afin de continuer à explorer l'aspect multiculturel de la Russie. ■

Retrouvez une sélection des vidéos de Vincent Moon sur www.lcdr.ru ou sur www.vincentmoon.com.

publicité

MAMM

PHOTOBIENNALE 2016

MULTIMEDIA ART MUSEUM, MOSCOW
16 RUE OSTOZHENKA

AVEC LE SOUTIEN DE :

MasterCard

Panasonic

ARMADA

publicité

Biletmarket.ru 739-55-99

18 AVRIL

6+

Richard CLAYDERMAN

LE PIANISTE FRANÇAIS LE PLUS POPULAIRE

publicité

congress-hotel

МЕРИДИАН

Hôtel Meridian
Oulitsa Vorovskogo 5/23,
Mourmansk
Réservations : +7 (8152) 288 800
meridian@meridian-hotel.ru
www.meridian-hotel.ru

publicité

PIZZARION

город еды

+7 495 640 6666

pizzarion.ru

publicité

Ruslanguage House

Apprenez le russe au cœur de Moscou sur le vieil Arbat

Cours tous niveaux
Professeurs agréés de langue russe

11 rue du vieil Arbat
Tél. : +7 495 691 56 46
e-mail : info@ruslanguage.ru
www.ruslanguage.ru

Marie Skobtsov: juste parmi les nations et sainte de notre temps

« Au jour du Jugement dernier, on ne me demandera pas si j'ai respecté les préceptes ascétiques ni combien de prières j'ai faites, la tête baissée ou à genoux, mais on me demandera si j'ai nourri celui qui avait faim, si j'ai vêtu celui qui allait nu, si j'ai rendu visite à celui qui était à l'hôpital ou en prison. »
Mère Marie

Le 31 mars, une nouvelle rue du 15^e arrondissement de Paris a été baptisée en hommage à Marie Skobtsov (sainte Marie de Paris), religieuse russe orthodoxe, poétesse et membre de la Résistance française. Dans le Paris occupé par les nazis, elle a sauvé la vie de dizaines de Juifs, notamment des enfants, avant de périr en déportation, dans une chambre à gaz.

OLGA NEMTCHIKOVA, *matrony.ru*
ELENA DELONÉ, *miloserdie.ru*
Traduit par JULIA BREEN

Liza Pilenko est née le 8 décembre 1891 à Riga, d'un père juriste. En 1909, celle qui deviendra plus tard mère Marie termine le gymnase de Saint-Petersbourg avec une médaille d'argent et intègre la Haute École des cours Bestoujev. À l'époque, elle fréquente déjà plusieurs personnalités intéressantes de la capitale, entretenant notamment une relation complexe et difficile, qui s'exprime dans une correspondance exaltée, avec Alexandre Blok.

En 1910, Liza, âgée de 19 ans, épouse l'avocat Dmitri Kouzmine-Karavaïev, qui l'introduit dans le cercle des poètes du Siècle d'argent. Celle qui finira en martyre publie un recueil de poèmes, intitulé *Les tessons scythes*, puis quitte la capitale pour la Crimée, où se poursuivent ses « rencontres de bohème ».



Marie Skobtsov dans les années 1940

Trois ans après son mariage, Elizaveta quitte son époux. La même année, elle accouche d'une fille, Gayana.

En 1917, Liza adhère au parti social-révolutionnaire. Les positions idéalistes des SR, qui tentent de concilier démocratie occidentale et populisme russe, sont proches de ses idées d'alors. En 1918, au plus fort de la guerre civile, Liza vit avec sa mère et sa fille à Anapa. Elle se présente aux élections à la Douma locale et entre au conseil municipal, chargée de l'éducation et de la santé. Elle devient rapidement chef de l'administration de la ville. La jeune femme doit y trouver des issues à toutes les situations incroyables liées aux difficultés qu'entraînent la guerre civile et les changements de pouvoir incessants. Sous les bolchéviques, elle tient tête aux marins de l'Armée rouge et parvient à sauver les biens culturels de la ville. À la reprise d'Anapa par les Blancs, elle

est arrêtée et accusée de complicité avec les Soviétiques. L'affaire est transmise à un tribunal militaire.

Heureusement, Liza s'en tire avec seulement deux semaines d'assignation à résidence, pour beaucoup grâce à l'intervention de Daniil Skobtsov, figure éminente du mouvement des Cosaques du Kouban. Peu après le procès, Liza l'épouse. De leur mariage sont nés deux enfants : Iouri et Anastasia.

La famille quitte rapidement la Russie, pour s'installer à Paris en 1923.

En France, Daniil devient chauffeur de taxi. Liza ne dédaigne aucun des petits travaux qu'elle trouve : « Je récurais, je lavais, je désinfectais les murs, les matelas et les sols, j'éliminais les cafards et autres parasites. J'allais dans les appartements des émigrés et j'y éliminais des générations entières de puces en me persuadant qu'il s'agissait d'un exploit artistique », racontera-t-elle par la suite.

« Le chemin pur et véritable »

L'année 1926 est lourde d'une nouvelle épreuve pour Liza : sa fille cadette décède d'une méningite. « Toutes ces longues années je n'ai pas su ce qu'était le repentir, et aujourd'hui je suis horrifiée par mon insignifiance... Près de Nastia, je sens que mon âme a erré toute sa vie dans des ruelles, et je veux aujourd'hui trouver le chemin pur et véritable, afin de justifier, de comprendre et d'accepter la mort. Il n'y a rien d'autre à créer que ces quelques mots : *Aimez-vous les uns les autres. Exclusivement, jusqu'à la fin et sans exception.* Et alors, tout se trouve justifié et toute la vie s'éclaire. Mais sans cela, c'est l'abomination et le fardeau », écrira-t-elle près de dix ans après le décès d'Anastasia.

Liza se consacre de tout son cœur au service à son prochain : elle s'implique activement dans le Mouvement des étudiants russes

chrétiens comme secrétaire itinérante. Parallèlement, la future religieuse étudie à l'Institut de théologie de Paris.

Une histoire, datant de l'époque où Liza servait comme secrétaire itinérante, est particulièrement révélatrice de sa personnalité. Elle s'était rendue dans les montagnes des Pyrénées, auprès de mineurs locaux, pour donner une conférence. Dire que l'accueil fut froid serait une litote : les ouvriers respirationnaient quasiment la haine pour cette petite femme douce et replète. Alors que la visiteuse commençait à expliquer le but de sa visite, le public a explosé en protestations sur le thème : « Plutôt que de nous ennuyer avec vos conférences, vous n'avez qu'à laver les sols et faire le ménage ! »

Liza, humblement, s'est mise à laver le sol. Ce faisant, elle s'est retrouvée trempée d'eau. Alors, celui des mineurs qui s'était le plus indigné de sa venue lui a donné sa veste et l'a envoyée se sécher. Ensuite, le repas a été servi, et tous se sont installés autour de la table comme des gens qui se sentaient déjà proches, presque parents.

Les choses se passaient partout ainsi : étonnamment, cette femme faisait fondre toutes les glaces, surmontait tous les refus. Elle allait secourir des toxicomanes dans tous les coins de France et aidait activement les femmes : en bonne santé ou malades, tombées dans le déshonneur, seules ou en famille.

« Elle hait le confort sous toutes ses formes »

Ayant obtenu l'accord de son époux et un divorce religieux, le 16 mars 1932, en l'église Saint-Serge de l'Institut de théologie orthodoxe de Paris, Elizaveta Pilenko-Kouzmina-Karavaïeva-Skobtsova se fait nonne, prenant le nom de Marie.

> Suite en page 16

BRICOLAGE - CONSTRUCTION - DECORATION - JARDINAGE

DES PRIX INDISPUTABLEMENT BAS!

www.leroymerlin.ru

LEROY MERLIN

Don gas Doma!

CCI FRANCE RUSSIE

CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE FRANCO-RUSSE

MERCI POUR NOS SUCCÈS COMMUNS

- 98 NOUVEAUX MEMBRES
- 200 ÉVÈNEMENTS ORGANISÉS
- 3 NOUVELLES JOURNÉES SECTORIELLES (PHARMA, AGRO, ARCHITECTURE)
- 3 DÉLÉGATIONS EN FRANCE ET EN RUSSIE
- 12 COMITÉS PROFESSIONNELS
- 8 CONFÉRENCES SECTORIELLES

ENTREPRENDRE. ÉCOUTER. SOUTENIR.



EUROPEAN
PROPERTY
AWARDS
ARCHITECTURE

Official airline partner

virgin
atlantic



BEST HIGH-RISE
ARCHITECTURE
RUSSIA

Mercury City Tower,
MIBC Moscow-City
by Mosproject-2 named
after M.V. Posokhin

2013-2014



YAMAHA

LUXURY INVESTMENTS IN MOSCOW



MERCURY
CITY TOWER

Апартаменты
Офисы А+

ИНВЕСТИЦИИ
В РОСКОШЬ

+7 (495) 651-651-0

WWW.MERCURY-CITY.COM

< Suite de la page 14

À noter, ce geste n’a impliqué que peu de changements extérieurs, la jeune femme échangeant seulement ses robes claires pour le vêtement monastique. Il ne pouvait être question d’une vie paisible dans un monastère : mère Marie a continué à arpenter le pays en tous sens pour se rendre auprès des opprimés, des défavorisés, de tous ceux qui avaient besoin d’aide.

La France du début des années 1930 subit de plein fouet une crise économique. Le chômage parmi les émigrés russes atteint les dimensions d’un véritable fléau. Mère Marie décide alors d’ouvrir une maison où chacun pourrait être accueilli comme un frère ou une sœur. Grâce au soutien d’amis anglais, elle loue un logement avenue de Saxe, à Paris. Mais très rapidement, celui-ci s’avère trop étroit, et mère Marie s’installe dans une grande bâtisse à demi en ruines de la rue Lourmel, dans le 15^e arrondissement de la capitale française.

La maison recueille malades mentaux, chômeurs, délinquants, personnes sans domicile, jeunes femmes de mauvaise vie et toxicomanes.

Mère Marie fait elle-même les courses pour nourrir ce petit monde, partant au petit jour, gros sac au dos et chariot à la main, traversant toute la ville à pied vers le marché. Les vendeuses, qui connaissent bien cette étrange religieuse, lui laissent à bas prix les aliments invendus. Il arrive à mère Marie de passer des nuits entières dans le quartier des Halles, allant d’un café à un autre, où, accoudés

Marie Skobtsov : juste parmi les nations et sainte de notre temps

au bar, des vagabonds somnolent. Elle y reconnaît rapidement les Russes, discute avec eux, les invite à Lourmel pour tenter de résoudre leurs problèmes.

K.V. Motchoulski, un ami proche de mère Marie, raconte dans ses mémoires : « Mère sait tout faire : la menuiserie, la charpenterie, la peinture en bâtiment, elle sait broder, coudre, tricoter, dessiner, peindre des icônes, laver le sol, taper à la machine, cuisiner, bourrer un matelas, traire les vaches, désherber le potager. Elle aime le travail manuel et méprise les tire-au-flanc. Elle se moque des lois de la nature, ne comprend pas ce qu’est le froid, peut ne pas manger ni dormir des jours durant, elle nie la maladie et la fatigue, aime le danger, ne connaît pas la peur et hait le confort sous toutes ses formes : matériel et spirituel. »

En 1937, un nouveau terrible malheur survient dans la vie de mère Marie : son aînée, Gayana, meurt de dysenterie. En mémoire de sa fille, la religieuse s’engage encore plus profondément dans l’aide à son prochain.

« Il n’y a pas de question juive, il n’y a qu’une question chrétienne »

L’année 1940 apporte avec elle l’occupation de Paris, et le début des persécutions contre les Juifs. Mère

Marie explique à Motchoulski : « Il n’y a pas de question juive, il n’y a qu’une question chrétienne. Est-il possible que vous ne compreniez pas que cette lutte est une lutte contre la chrétienté... ? »

La maison de la rue Lourmel devient rapidement un refuge. On y cache ceux qui sont en danger, on leur procure de faux papiers, on les fait passer en « zone libre ». Mère Marie est en lien étroit avec la Résistance. Dans la nuit du 4 au 5 juillet 1942, 13 000 Juifs sont arrêtés et envoyés au vélodrome d’hiver. Mère Marie réussit à y pénétrer et passe trois jours sur place, aidant les bénévoles de la Croix-Rouge à secourir les malades. Dans ces conditions incroyables, elle réussit à sauver trois enfants, en les cachant dans un bac à ordures.

Le 8 février 1943, la Gestapo effectue une descente à Lourmel et arrête Iouri Skobtsov. On fait savoir à mère Marie, qui ne se trouvait pas à Paris, que son fils sera libéré à condition qu’elle-même se présente à la Gestapo. Arrivée sur place, elle est arrêtée sur-le-champ – et personne n’est libéré. La mère de Liza, Sofia Pilenko, raconte que le gestapiste Hoffmann lui a alors crié : « Vous avez mal élevé votre fille, elle n’aide que les Juifs ! » Ce à quoi Sofia Borissovna a répondu : « C’est un mensonge. Ma fille est une authentique chrétienne, et il n’y a, pour elle, ni Hellène, ni Juif.

Elle a aidé des tuberculeux et des fous, et tous les malheureux. Et si le malheur vous menaçait, elle vous aiderait vous aussi. » Mère Marie a souri et dit : « C’est peut-être vrai, que je vous aiderais. »

Au terme de longs interrogatoires, tout le groupe est transféré au fort de Romainville, puis dans un camp d’étape à Compiègne, où mère Marie peut voir son fils une dernière fois. On dispose des mémoires d’une de ses codétenues, I.N. Webster, témoin involontaire de cette rencontre : « Le matin, à cinq heures, je suis sortie de mon étable. Et, en passant dans le couloir, dont les fenêtres donnaient à l’Est, je me suis soudain figée, dans un émerveillement indescriptible face à ce que je voyais. Le soleil brillait, il tombait depuis l’Est comme une lumière dorée sur la fenêtre, dans le cadre de laquelle se tenait mère Marie. Tout en noir, monastique, son visage scintillait, et elle avait une expression de celles que l’on ne décrit pas avec des mots ; rares sont les êtres, dans la vie, qu’une telle expression transforme, même une fois. À l’extérieur, sous la fenêtre, se tenait un jeune homme – fin, grand, les cheveux dorés et le visage ravissant, pur, transparent. Dans le soleil levant, la mère et le fils étaient entourés de rayons dorés... Ni l’un ni l’autre ne savaient que c’était leur dernière rencontre dans ce monde. » De Compiègne, les hommes sont

envoyés à Buchenwald, et mère Marie est déportée dans le camp pour femmes de Ravensbrück.

Iouri Skobtsov, selon toute vraisemblance, est mort en chambre à gaz.

De nombreux témoignages de codétenues ont été conservés sur la conduite de mère Marie en détention, dont le plus frappant est celui de la nièce de Charles de Gaulle, Geneviève de Gaulle-Anthonioz : « Sur son matelas, elle organisait des réunions où elle parlait de la révolution russe, du communisme, de son expérience politique et sociale et, parfois, plus profondément, de son expérience religieuse. Mère Marie lisait des extraits des Évangiles. Nous, à côté d’elle, nous priions et chantions parfois à voix basse. »

Arrive le printemps 1945. Ces derniers mois avant la libération sont extrêmement pénibles. Mère Marie demande à l’une de ses codétenues, E.A. Novikova, d’apprendre par cœur et de transmettre son dernier message au métropolite Eulogius : « Mon état actuel, c’est une totale soumission à la souffrance et, si je meurs, j’y verrai une bénédiction d’en haut. »

Elle, qui a tant de fois consolé les autres, garde désormais le silence. Le 30 mars, un Vendredi saint, mère Marie est envoyée dans un groupe de condamnés à mort. Selon d’autres versions, c’est elle-même qui aurait voulu les rejoindre.

Mère Marie meurt le 31 mars 1945 en chambre à gaz.

En 1985, elle reçoit le titre de « Juste parmi les nations » et, en 2004, elle est canonisée comme « Sainte martyre » par le patriarcat de Constantinople. ■

NOUS NE SOMMES JAMAIS LOIN DE VOUS!

L’appli mobile
ROSBANK Online
est disponible en français

www.rosbank.ru

- Optimisez vos finances ■
- Avec simplicité ■ En toute sécurité ■
- 24/7 ■



SOCIETE GENERALE GROUP

BUILDING TEAM SPIRIT
TOGETHER



ПАО РОСБАНК. Группа Сосьете Жёнераль. Реклама.